

Sur les terres de Baraban

Rue Baraban
3^{ème} arrt

Sous l'asphalte et le béton aujourd'hui, ces terres étaient autrefois, dit-on, le paradis du pissenlit alias le baraban. Mais lorsque le 24 mars 1852, la Commune de la Guillotière dont dépendait notre quartier fut rattachée à Lyon, la ville y trouva pour son extension de nouveaux espaces.

Si, quelque jour, il arrive à certain de se promener dans les rues du quartier, qu'il fasse un détour par la rue Baraban, qu'il s'y engage depuis la rue Paul-Bert vers le Sacré-Cœur. Tout d'abord, il découvrira dans une niche, à l'angle d'un immeuble, une statue de la Vierge qui semble veiller sur le carrefour.

Qu'il s'arrête plus loin, au n°121, il se retrouvera devant un immeuble qui mérite l'attention. Sa façade, rompant avec la nudité des autres, s'élève sur des arcades au rez-de-chaussée. Aux étages, les fenêtres ornées de grilles aux fines volutes sont soulignées par des encadrements délicatement moulurés. Contre la grisaille, cet immeuble a gardé pour la mémoire du quartier le cachet que lui ont donné ceux dont ils abritaient l'activité :

« TISSAGE ET CONFECTION »

Aujourd'hui, la rue s'élargit au gabarit d'une voie urbaine. Tournant le dos au passé, on ne quittera pas cette rue sans se rappeler l'origine champêtre de son nom... Baraban était aussi le nom d'un vaste domaine où peut-être les amateurs de salade venaient remplir leur panier.

Champ libre pour la ville en 1852.

A cette époque, de ce côté des remparts, règne toujours la campagne d'où émergent par-ci par-là quelques modestes bâtisses. On devine une étendue plate de terres de labour soumises parfois aux débordements du fleuve que seule arrête la légère remontée des terrains perceptible à la Ferrandière. Le fourmillement de la ville est encore loin, là-bas vers les quais du Rhône récemment aménagés. Plus pacifiquement coule sur ces terres la Rize qui mène paresseusement ses eaux vers le Rhône. Humectant les jardins qui l'entourent, elle est l'amie des enfants qui viennent jouer sur ses berges. Elle sera bien malmenée par la suite avant de disparaître.

Sur cette toile de fond rurale notre quartier prend son essor, trouve ses marques et prend une physionomie qui lui est propre. Plusieurs générations de constructions vont s'y succéder.

C'est tout d'abord l'éclosion éparse de petites maisons avec cours, jardins, hangars, entrepôts, ateliers voués à l'artisanat qui fondera ici une réputation de population laborieuse.



L'ère des usines.

La population s'accroît, passant de 4500 habitants en 1869 à 10000* en 1884. Avec l'industrialisation se lève une nouvelle génération de constructions sur le sol de notre quartier. Usines, fabriques et manufactures viennent s'implanter sur les tènements de terrains formés de réunion de propriétés ou de démantèlement de grands domaines. C'est le cas du Couvent des Dames du Sacré-Cœur : les Fonderies et Ateliers du Rhône s'y installent sur la partie Ouest tandis que la partie Est, sur Villeurbanne, est divisée en de nombreux lots.

Ailleurs ce sont ateliers (Constructions mécaniques Robatel et Buffaud), teintureries, tissages (Velours et Peluches), forges, qui s'établissent.

Un tissu social nouveau apparaît autour de l'industrialisation, on le verra se radicaliser dans les luttes ouvrières et le "*Bulletin de Liaison des Chrétiens du Quartier*" se fera souvent l'écho des dures conditions de vie des travailleurs.

Avec le phénomène de "dessalement industriel" propre aux années soixante, les usines à l'étroit, s'évadent vers la périphérie de l'agglomération. Sur les terrains libérés vont s'édifier, troisième génération, des ensembles résidentiels : la Florentine, la Bellecordière... Puis, sous la poussée de l'urbanisation, des

îlots de bâti ancien disparaissent, faisant place à de grands immeubles.

Quel visage pour le quartier ?

Une population nouvelle vient les habiter, exigeante sur la qualité du cadre de vie et vigilante quant à l'avenir du quartier. Le Comité d'Intérêt Local (C.I.L.) y veille également et se préoccupe actuellement des futures dispositions du Plan d'Occupation du Sol (P.O.S.) qui va être mis à l'enquête publique cette année.

Autrefois la Rize

D'où vient la Rize ?

Petite rivière du Pays de Velin, la Rize apparaissait sous les côtières morainiques de Jonage - Meyzieu où les résurgences dues au passé glaciaire de notre région alimentaient son cours. Le Rhône y a façonné un « plat pays » inondable, bordé au nord par les collines de Rillieux et au sud par une terrasse surélevée. Cette dernière est perceptible sur notre quartier avec la courte montée, rue Antoine Charial vers la rue Saint Eusèbe. En amont de Lyon, la plaine du Rhône connut des inondations importantes, comme en 1856 où les eaux vinrent jusqu'à La Villette par suite d'une rupture de digue. Après avoir musardé dans la basse campagne, la Rize rejoignait le Rhône où elle se jetait dans la lône de Béchevelin (La Guillotière). En 1894, la construction du canal de Jonage bouleversa son lit amont qui fut absorbé par le canal.

Elle le franchit encore en siphon vers le pont de Cusset pour reprendre son cours normal sur Villeurbanne. Aujourd'hui, la Rize est toujours visible sur la rive droite du canal.

A La Villette, on parle souvent de la Rize. Quelques-uns l'ont vue couler, pour d'autres,

Ce document, technique dans le détail mais accessible à tout public dans ses grandes lignes, est porteur d'orientations pour le devenir du quartier. Chacun d'entre nous est concerné car, sur les Terres de Baraban, se modèlent peut-être un nouveau visage du quartier.

** Le quartier compte aujourd'hui 20 400 habitants.*

Avril 2000

s'y rattachent des souvenirs d'enfance, la pêche aux sangsues, par exemple.

Hier, douce Rize.

Venant de Villeurbanne, elle faisait son entrée sur notre quartier vers la rue Saint Victorien, jadis chemin de la Rize. Elle rejoignait le tracé qui suit actuellement l'avenue Pompidou et longeait le clos des Petites Sœurs où une rangée de peupliers rappelle aujourd'hui le lit qu'elle occupait alors. Etre un ruisseau dans la ville n'était pas devenu chose facile mais, à La Villette, la Rize avait trouvé un espace convivial. Là existait une sorte de connivence entre la Rize et le quartier.



Traversée de la Rize rue Baraban

Alors que la ville s'étendait, des activités rustiques se perpétuaient le long de son cours. On y puisait l'eau pour arroser les jardins, on blanchissait le linge dans ses lavoirs et les enfants se plaisaient à jouer sur ses berges tranquilles. De même, tisseurs, cordiers, mouliniers et teinturiers, installés près du ruisseau, appréciaient ses eaux pour exercer leur métier. Cependant, la ville resserrait son étreinte et bientôt, la Rize, prisonnière de canalisations souterraines, disparut du paysage.

Aujourd'hui, une Rize imaginaire.

La Rize reviendrait-elle par le chemin détourné des eaux souterraines ? Ceux qui, parmi les anciens du quartier, n'ont pu se résoudre à sa disparition, croient la voir apparaître dans la profondeur des chantiers proches de son ancien lit. Elle reviendrait pour eux qui l'ont connue, leur faire un clin d'œil complice, comme jadis !

Pourtant indésirable, comme l'était devenu le petit ruisseau, la Rize est impitoyablement refoulée vers les égouts de la ville. Et les anciens de répéter avec résignation : « C'est la Rize qu'ils pompent ! »

Résurgente ou imaginaire, cette Rize-là n'est pas près de tarir tant elle est alimentée par notre nappe phréatique omniprésente !

Demain peut-être une fontaine de la Rize.

Peu à peu, la Rize s'est inscrite dans la mémoire du quartier. Le C.I.L. (Comité d'Intérêt Local), soucieux de préserver la place qu'elle y a prise, propose en 1983 aux Pouvoirs Publics, l'édification d'une fontaine.

Elle pourrait être située face à la sortie de la Gare de la Part-Dieu, près du jardin des Petites-Sœurs où la Rize coulait autrefois. De plus, afin d'être l'expression du quartier, le C.I.L. organise un concours d'idées auprès des habitants qui répondent nombreux. Une synthèse des réponses est élaborée : émergeant d'un bassin, une silhouette féminine renaît sous la pluie d'un jet d'eau jaillissant de la pierre frontale où figurent des activités que la Rize suscita.

L'idée est présentée aux élus et techniciens qui se montrent favorables au principe. Cependant, les atermoiements touchant les aménagements de la « sortie Villette » de la gare ont sans cesse repoussé toute réalisation. Aussi le C.I.L. ne manque-t-il pas de rappeler le souhait des habitants, de voir cette entrée du quartier témoigner ainsi de l'identité de Villette-Paul-Bert.

Mars/avril 1997

Le jardin des Petites Sœurs

Issu de l'ultime morcellement du Domaine des Petites Sœurs des Pauvres, ce jardin public est un peu comme l'héritier, le dernier du nom, de ce que fut le vaste enclos que les religieuses occupaient depuis 1852.

Le couvent de la Villette aux temps troublés des Capucins.

Tout commence en 1842 avec l'arrivée des Capucins sur les terres de La Villette. Ils bâtissent, chemin de la Corne de Cerf, leur couvent sur un terrain cédé par les Pères Jésuites. Deux ans à peine après leur installation, éclate la révolution de 1848. Tandis que Paris proclame la République, d'inquiétants événements se passent ici. Les moines sont frappés d'un arrêt de mort, pas moins, émanant du maire provisoire de la Guillotière, un certain Marionni qui fait figure d'aventurier. Ce dernier en différera toutefois l'exécution. Mais les Capucins restent en butte à des bandes de pillards qu'on appelait

les « vautours » et finalement, doivent quitter les lieux. Le couvent est alors loué à la garde mobile puis à l'armée jusqu'en 1852. Les religieux installés au couvent des Brotteaux, rue Vendôme, cèdent celui de La Villette aux Petites Sœurs des Pauvres.

Bienvenue aux Petites Sœurs !

Dès leur entrée dans les lieux, les religieuses ouvrent l'hospice accueillant les vieillards sans ressources qui sont bientôt deux cents. Les bâtiments font l'objet de divers remaniements selon les circonstances : après l'inondation de 1856 où les eaux du Rhône viennent jusqu'à La Villette, et aussi lors de l'incendie de 1877. En 1863, les religieuses

font construire leur chapelle qui met une touche colorée à l'ensemble un peu terne des bâtiments conventuels. Le peintre Paul Borel y peindra des fresques représentant St Joseph et Ste Anne.

Par leur dévouement, les Petites Sœurs gagnent la sympathie des habitants. Quêteuses infatigables, le modeste attelage qui les mène de partout pour recueillir des dons les rend populaires dans les rues de Lyon. Elle le quitteront pour la « 2 CV » vers 1950.

Un jardin de Bonnes Sœurs.

Longtemps ce domaine de plus de quatre hectares garde sa configuration première, circonscrit par le chemin de la Corne de Cerf, les rues d'Aubigny et Gandolière et le ruisseau de la Rize. A l'abri des murs, prospèrent vergers, vignes, légumes et fleurs avec une sorte de défi grandissant au fur et à mesure que le quartier s'étoffe alentour.

Pourtant, les Petites Sœurs devront céder bientôt du terrain à l'urbanisation dévoreuse d'espace.

En avant les bureaux !

Bien axé dans la perspective de la sortie de la gare, le « Forum » déploie sa façade ornée d'un élégante colonnade. Devant, montant légèrement, une courte esplanade conduit vers l'entrée qui laisse entrevoir le jardin intérieur. Plus loin, à l'arrière-plan, comme trois vaisseaux amarrés à leur quai, se tiennent les immeubles « Danica ». Le long de l'avenue Pompidou, subsiste le rideau de peupliers, bruissant au moindre souffle comme pour évoquer le murmure de la Rize qui coulait non loin d'ici.

Lieu de mémoire.

C'est un paysage, où se mêlent les traces éparses du passé, qu'offre aujourd'hui, conquis par l'immobilier, le domaine éclaté des Petites Sœurs. Les religieuses, avisées, ont su néanmoins garder un emplacement protégé pour édifier leur nouvelle résidence, « Ma Maison », qui donne à leurs pensionnaires âgés confort et fonctionnalité. Là aussi, vers l'entrée rue Gandolière, on a érigé symboliquement un portique, vestige de

l'ancien cloître, rappelant que ces lieux abritaient autrefois un couvent. De même, et pour signifier le lien avec l'ancienne demeure, l'autel de la Chapelle et le tabernacle sont taillés dans des pierres provenant du même édifice.

Malgré la nécessité, où elles se sont trouvées, de démanteler leur domaine pour réunir des

Dans un écrit de 1853 intitulé « Epître à mon cousin Greppo » signé J.P. on peut lire :
T'es pas sans avoir vu la grand'Capucinière
Que se trouve là-bas aux Brotteaux en arrière
De la rase⁽¹⁾ à poissons que fait ceinture aux
forts
Tout proche Villeurbanne (...)
Là, dans ce bâtiment encore inachevé
J'ai vu fait plus de bien que tu n'en a rêvé
Là, par la charité de quelques saintes filles
Cent cinquante vieillards sans abri, sans famille
Conquis sur la voirie et conquis sur la faim
Ont retrouvé leur âme et retrouvé leur pain.

⁽¹⁾ Fossé en vieux lyonnais

fonds, les religieuses n'ont pas oublié le quartier qui les avait si bien accueillies et aidées. Elles ont tenu à ce qu'une partie soit aménagée en jardin public qui deviendra le jardin « Jeanne Jugan », du nom de la fondatrice de leur congrégation.



Très vite, ce lieu trouve place dans la vie du quartier en offrant un espace de jeux et de détente aux habitants. On prend plaisir à le traverser pour se rendre à la Part-Dieu, et sous le soleil de l'été, on goûte à l'ombrage de ses vieux arbres ou de ses jeunes tilleuls,

nouveaux venus. Les premiers puisent dans la terre ancienne encore un peu de l'âme de l'enclos disparu tandis que les seconds égayent d'une frange verte les façades un peu sévères des grands immeubles de bureaux.

Midi à quatorze heures ?

Comme pour piquer notre curiosité, se dresse à l'entrée, rue Maurice Flandin, l'hélice solaire. Rompant avec l'antique cadran, c'est sur une spirale pointée vers le ciel que Piet Hein* a imaginé de repérer le temps qui passe. Mais il est dommage que le soleil ne projette sur l'étrange surface qu'une ombre ténue car, à trop y chercher l'heure, on prend plutôt ... le torticolis !

Mais laissons à son inventeur le mot de la fin :

*« Voici le Temps dépouillé
Saisi, ramené de firmament
D'Hélios le fidèle reflet par une hélice
représenté. »*

** Peut-être le célèbre amiral hollandais qui combattit les Espagnols (1570-1629)*



Novembre – décembre 1998

La rue Paul-Bert

Hier, entre Guillotière et Bron.

Après avoir traversé plusieurs quartiers de la rive gauche, la rue Paul-Bert vient terminer son parcours à Vilette-Paul-Bert, mêlant sa longue histoire à celle de notre quartier. Elle est repérée sur le plan cadastral de 1824 comme « chemin tendant de la Guillotière à Bron ». Un grand itinéraire pour l'époque où La Guillotière n'était qu'une commune et notre quartier que champs et pâturages.

Au fil des ans, la campagne recule devant l'urbanisation. Sur le plan des Hôpitaux Civils de Lyon datant de 1839, notre chemin est devenu le « chemin du Sacré-Cœur » une terre de spiritualité ou de mission pour les



sœurs St Charles et les frères des Ecoles Chrétiennes qui viennent y installer leurs écoles. Mais en 1887, le chemin prend une dénomination républicaine en devenant rue Paul-Bert, du nom du savant biologiste et ministre de l'Instruction Publique de la 3^{ème} République. Peu à peu, le quartier se développe et s'ordonne à partir de la rue Paul-Bert.

Aujourd'hui, une image de référence.

De nos jours, la rue Paul-Bert est fortement marquée par sa trame bâtie d'autrefois : front d'habitation sur rue, petits bâtiments en fond de cour. Son habitat ancien, bien inséré dans le tissu urbain actuel, favorise les relations de voisinage. Reconnu comme « îlot de vie » par

Rue Paul Bert
3^{ème} arrt

les urbanistes, elle est épargnée dans son bâti traditionnel par les transformations qui touchent le secteur. Malgré une situation difficile, la rue Paul-Bert offre encore aux habitants du quartier un ensemble de commerces attrayants.

Aussi est-elle appréciée pour ses magasins, pour ses maisons aux façades rénovées en

teintes douces et pour la simplicité des propos échangés au hasard de rencontres.

Traits vivants et bien sympathiques qui font de la rue Paul-Bert un lieu de convivialité et l'image de référence de notre quartier.

Octobre 1995

Place Sainte Anne

Place Ste Anne
3^{ème} arrt

Elle a comme un air d'autrefois, cette place avec ses couleurs un peu fanées et ses maisons basses aux façades anciennes. Mais pour beaucoup encore résonnent ici des épisodes de la vie passée car, depuis toujours, c'est là que bat le cœur du quartier.

Comme une place de village.

Cet espace fait son entrée dans la vie du quartier lorsque, vers 1860, la toute nouvelle paroisse du Sacré-Cœur cherche un terrain pour y bâtir son église. Jusque-là, elle n'a qu'une église provisoire rue Baraban dans les anciens locaux d'une brasserie et d'une fabrique de bougies attenante.

L'emplacement situé à l'angle des Chemins du Sacré-Cœur et de Sébastopol⁽¹⁾ semble convenir. Dès lors, le terrain est acheté au Sieur Turbil et les plans de la future église établis par l'architecte Pierre Bossan. La construction commence mais seules quatre travées sont réalisées. En effet, étant donné le coût des travaux, on remet à plus tard l'achèvement de l'édifice qui devrait comprendre le clocher, le transept, le dôme et le porche. Le 20 mai 1865, l'église, dédiée à Sainte Anne, est bénie et remise au culte paroissial. Elle restera inachevée. Était-ce prémonitoire ? La future église du Sacré-Cœur connaîtra le même sort.

Quoi qu'il en soit, au fil des années, ce lieu s'affirme comme vrai centre de quartier. Autour de l'église vont s'ouvrir cinéma, bureau de poste⁽²⁾ et commerces. On aimera s'y rencontrer pour bavarder un moment et la vie y prendra parfois un tour villageois.

En 1939, l'église Sainte Anne est démolie, regrettée par beaucoup, le culte paroissial

ayant été transféré dans la toute nouvelle église du Sacré-Cœur. Aujourd'hui, on peut voir encore le mur en fond de place où s'adossait l'abside provisoire construite pour terminer l'église. Derrière ce mur, on se souvient de l'enclos ombragé où se tenait l'ancien presbytère. Il a été démoli en 1993, le terrain étant dévolu à une opération immobilière.

Une place bientôt reconquise.

Bien qu'au fil des ans, s'effacent les traces du passé, la place Sainte Anne reste un lieu de mémoire, reflet et image du quartier. Bientôt, des travaux de réaménagement et d'embellissement vont lui composer un nouveau visage dont elle a grand besoin. A l'ombre des sophoras anciens et des parrotias⁽³⁾ nouveaux venus,

les habitants pourront se réapproprier cet espace dans un cadre rajeuni sous le regard rénové d'Etienne Richerand. Son buste, terni par le temps et défiguré, devrait être restauré, eu égard au bienfaiteur qu'il a été pour les vieux travailleurs du quartier.

⁽¹⁾ respectivement rues Paul-Bert et Etienne Richerand.

⁽²⁾ cinéma au 83 (aujourd'hui Crédit Agricole), bureau de poste au 85 rue Etienne Richerand

⁽³⁾ appelé aussi "Arbre de fer de Perse", originaire du Nord de l'Iran.

Mars 2000



La fontaine ludique

Reliant les rues Paul-Bert et Antoine Charial, la rue Gabillot est, au cœur du quartier, un trait marquant de son identité.

Alors qu'ailleurs les immeubles s'ordonnent le long de rues étroites, ici, ils cèdent le passage à une rue spacieuse et agréable. A son extrémité nord, sa perspective s'ouvre sur la façade plus que centenaire de l'école Charial. Jusqu'à l'hiver dernier, la rue était ornée de deux rangées de magnifiques platanes à l'ombrage généreux. Mais ces arbres, atteints du « chancre coloré » ont dû être abattus. Ils ont été remplacés par des liquidambars. Leur feuillage, encore léger, n'a pu faire oublier, cet été, les platanes d'antan.

Les mercredi, vendredi et dimanche matin, c'est jour de marché.

De bonne heure, les marchands installent tréteaux, bancs ou caravanes. La rue prend les couleurs des fruits, légumes et autres victuailles. Des maraîchers viennent de la région vendre leurs produits fraîchement ramassés qu'ils présentent dans de grandes

balles d'osier. C'est un moment privilégié de la vie du quartier pour se rencontrer et faire la causette.

Que restera-t-il de mon village ... ?

Longtemps, la rue Gabillot a séduit par le caractère villageois de ses petites maisons où l'on devinait, derrière la façade, l'enclos des jardins potagers, trame un peu secrète qui se défait aujourd'hui. Une physionomie nouvelle de la rue se dessine, où ce qui demeure garde tout son charme et ce qui n'est plus nous renvoie à notre mémoire.



Le marché apporte ses couleurs et son animation

Janvier 1995

L'ancien presbytère

Resté seul au milieu d'un vaste terrain, l'ancien Presbytère dresse pour quelques temps encore sa haute silhouette grise.

Stoïque, il se tient fermement devant les démolisseurs qui se sont arrêtés au pied de son mur. On pourrait le croire épargné, mais il n'en est rien car, bientôt, il devra disparaître pour laisser la place à des constructions nouvelles. Pourtant il semblait fait pour durer. Solidement bâti en pierre au siècle dernier par un maçon du quartier, il fut le presbytère de l'église paroissiale Sainte-Anne jusqu'à la Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Confisqué, il devait être affecté à d'autres usages : habitation, local associatif, il aura



terminé sa carrière en abritant le « Point Accueil de Jour ».

Dans l'enclos où il se tient à l'ombre des marronniers, il aurait pu former avec la place Sainte-Anne un ensemble bien à l'image du quartier. Il en a été décidé autrement et beaucoup le regrettent. C'est un ensemble immobilier, affecté principalement à l'habitation qui est prévu. Sa construction doit s'accompagner du réaménagement de la place Sainte-Anne ainsi que de l'élargissement des rues Etienne Richerand et Antoine Charial ; un nouveau visage donc au centre du quartier.

Mai 1993

La rue Etienne Richerand

Une rue qui vient de loin.

Cette rue prit naissance à l'emplacement d'un chemin de terre où, autrefois, régnait la campagne. Grandissant avec le quartier, elle s'appela tout d'abord « chemin de Sébastopol », du nom de cette ville de Crimée assiégée par Napoléon III. Non loin s'élevaient, à cette époque, les forts des Brotteaux et de la Part-Dieu. On ne sait si cette proximité avait guidé le choix de ce nom.

Quoi qu'il en soit, près de ce site fortifié, il prenait tout son éclat de fait de guerre décisif. Un jour, pourtant, les fortifications disparurent et, au fil des ans, le souvenir de cette bataille lointaine s'estompa. C'est alors qu'un nouveau choix s'imposa. Etienne Richerand, qui s'était tant dévoué pour son quartier, méritait que l'on gardât ici sa mémoire. On donna alors son nom à la rue qu'il habita au numéro 65.

Qui était Etienne Richerand ?

Lyonnais d'adoption, il naquit en 1862 à Soucieu-en-Jarrest, à 30 km de Lyon, d'un père cordonnier et d'une mère tailleuse de robes.



Lui-même cordonnier, il vint s'installer à Lyon, au 4 de la rue des Petites Sœurs. Son engagement tout jeune dans le mouvement politique et social le mena au Conseil Municipal, au Conseil Général et à

l'Assemblée Nationale où il fut député de la circonscription Est de la Guillotière. Ce parcours très républicain ne l'éloigna pas des préoccupations de son quartier. Il n'oublia jamais la population qu'il avait côtoyée quotidiennement, notamment les vieillards et les déshérités dont il s'efforça d'améliorer la condition.



On se souvient encore du « sou en poche » accordé aux plus démunis. Sa mort, survenue en janvier 1931, endeuilla le quartier tout entier. Les funérailles furent l'occasion d'un hommage unanime au « Père Richerand ». Certains, aujourd'hui encore, se souviennent, qu'enfants des écoles, ils étaient du cortège qui suivit le corbillard jusqu'au cimetière par le boulevard des « Hirondelles » (Les Tchecoslovaques). Son buste, élevé à la suite d'une souscription, fut inauguré place Sainte Anne par Edouard Herriot en novembre 1936. Etienne Richerand reste, pour de nombreuses mémoires, une des figures emblématiques de notre quartier.

La rue Etienne Richerand d'hier à aujourd'hui.

Bordée d'immeubles le plus souvent modestes, où cohabitèrent longtemps magasins et ateliers, la rue Etienne Richerand était un des lieux d'intense activité du quartier. Les métiers et les commerces y étaient nombreux : épiciers, cordonniers, crémiers, bouchers, grainetiers, un droguiste, menuisier, puisatier, charbonnier et même un cinéma.

Vers les années 60, les premiers signes d'une mutation profonde apparaissent. Des expulsions marquent durement la libération de l'espace destiné à la Résidence Charial. Puis, après une pause, la création de la Gare de la Part-Dieu déclenche de nouvelles réalisations : le percement de l'avenue Pompidou et la construction d'autres résidences.

Hier résignée, la rue Etienne Richerand s'ouvre aujourd'hui docilement à toutes ces transformations : aussi, demain, sera-t-elle peut-être résidentielle !

Etienne Richerand, homme de progrès, n'aurait pas désavoué cette évolution.

Janvier 1996

La rue Antoine Charial

Rue Antoine Charial
3^{ème} arrt

Rameau déjà ancien de l'urbanisation qui l'a nourri par des apports successifs, la rue Antoine Charial s'impose aujourd'hui dans le paysage du quartier.

L'Ordre ...



Au milieu du siècle dernier, un chemin s'ouvre à partir de la rue Corne de Cerf (Maurice Flandin) : c'est le Chemin de la Fabrique de Bleu⁽¹⁾ préfigurant la rue que nous connaissons aujourd'hui. Conduisant à quelques maisons parmi les terres cultivées, il atteindra la rue Baraban devenant alors la rue



de l'Ordre en 1884. Dénomination d'origine inconnue dont le sérieux contraste avec le plaisant de certains noms de rues alentour. Mais peut-être a-t-on voulu faire écho ici à la présence du Groupe Scolaire en construction, porteur des valeurs laïques de l'ordre républicain. Quoi qu'il en soit, la jeune école va donner à la rue toute sa place au cœur du quartier en formation.

... et l'Avenir.

Cinquante années passent, la paix revenue, La Villette, terre ouvrière, accueille la Basilique⁽²⁾ du Sacré-Cœur. Alors, pour desservir cet édifice qui va être inauguré, inachevé, en 1934, la rue de l'Ordre est prolongée. Elle rejoindra la rue Francisco Ferrer (Frédéric Mistral), sur Villeurbanne, absorbant au passage une partie de la rue St Eusèbe. En 1966, elle prend le nom d'Antoine Charial⁽³⁾ en souvenir de ce fondateur, en

1919, de la Société Coopérative « L'Avenir » dont il avait installé le siège dans cette rue.

La rue des heures de pointe !

Aujourd'hui, la rue Antoine Charial est devenue une artère vitale de notre quartier par les établissements et édifices qui s'y trouvent réunis : école, collège et lycée, gymnase et piscine, clinique, caisse de retraite, église.

Ainsi, cette rue mêle à la vie quotidienne du



quartier, selon les jours et les heures, la tonalité propre à chacun de ces établissements : l'animation juvénile des écoles, l'affluence pressée vers les lieux de travail ou l'affluence tranquille vers l'église.

Comme un rameau qui reverdit.

Mais si les façades grises de ses maisons anciennes s'effacent peu à peu devant l'émergence de nouvelles résidences, cette rue manque encore d'attrait pour le flâneur.

C'est pourquoi l'aménagement prévu entre les rues Flandin et Baraban est attendu avec intérêt par les habitants. L'élargissement qui se réalise sur ce tronçon au fur et à mesure des nouvelles constructions, permettra de consacrer aux piétons un espace agrémenté de plantations. Cet aménagement va ainsi égayer d'un trait de verdure la physionomie du centre de notre quartier qui en a tant besoin.

⁽¹⁾ Le Bleu est ce produit que les blanchisseuses ajoutaient à l'eau de rinçage pour blanchir le linge.

⁽²⁾ Construite à la suite d'un vœu des veuves de Guerre 14-18. Devenue église paroissiale en 1934.

⁽³⁾ Antoine Charial fut administrateur des HCL et adjoint au Maire de Lyon.

Décembre 1996

La rue Combet-Descombes

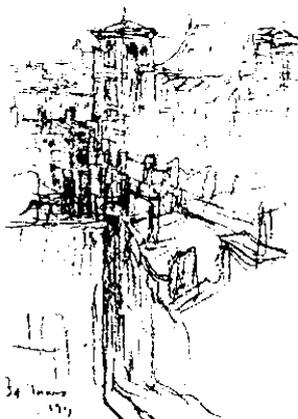


Rue Combet-Descombes
3^{ème} arrondissement

« C'est une petite rue derrière l'église », dit-on d'elle parfois. Et c'est tout dire de l'existence modeste de cette voie qui fut ouverte vers 1965 au moment de la construction du lycée.

Reliant les rues Charial et Sainte Anne-de-Baraban, cette nouvelle rue a mis fin à la configuration monolithique de l'îlot s'étirant entre les rues Baraban et de l'Espérance.

Née de la nécessité de répondre à des besoins de desserte et de désenclavement, la rue Combet-Descombes s'est inscrite rapidement par son efficacité dans la voirie locale. Sans charme ni attrait, elle a pris un caractère de « voie de service » et les murs et les façades sans grâce qui la bordent lui renvoient bien cette image. La platitude de ce paysage sans perspective n'aurait sans doute pas inspiré Combet-Descombes qui a donné son nom à cette rue, lui qui peignit de nombreux paysages lyonnais.



La Cathédrale St Jean vue de la Montée
des Chazeaux - 1911 - fusain

Un peintre bien lyonnais.

Pierre Combet-Descombes naît le 24 mars 1885 de Rose Alcide Combet à l'hospice de la Charité. Il n'est reconnu qu'en 1900 par son père Pierre Elie Denis Métayer-Descombes, professeur à Albertville. En 1902, il entre aux Beaux-Arts en section Architecture et en sort en 1905 après être passé par la classe d'Arts Déco. Il meurt le 12 décembre 1966 rue Ruplinger.

Esprit indépendant, il disait : « *On ne profite que de ce qu'on a appris par soi-même* ». Il se sentait des affinités avec le symbolisme littéraire qui influença certaines de ses œuvres. Il installa son atelier au 22 rue Thomassin, au-dessus du « Paris ».

On doit à son talent de nombreux tableaux d'inspirations diverses : des fleurs au pastel, des nus au fusain, des paysages à l'huile, différentes techniques qui ont marqué des étapes de sa vie d'artiste peintre. On peut voir quelques-unes de ses œuvres au Musée Saint-Pierre.

Cette rue simple, tranquille et discrète, Combet-Descombes l'aurait-il trouvée à son image ?

On ne saurait le dire car, personnage surprenant et contrasté, il s'est toujours tu sur ses origines et, parlant peut-être un peu de lui-même, il a dit : « *Plus de mystère toujours dans un homme, tellement plus au-delà des apparences* » et de son expérience « *En vérité, on ne peint pas ce qu'on voit mais ce qu'on pense, on devine, on désire.* »

Un tapis vert pour la rentrée !

Un petit coin de verdure va apparaître à l'angle de la rue Charial sur le délaissé attenant à la cure face au Lycée. Il est en cours de réalisation et le descriptif des travaux est affiché

sur un panneau. De quoi atténuer, nous l'espérons, l'impression de grisaille signalée plus haut.

C'est l'aboutissement des démarches conjointes du Diocèse et de la Paroisse auprès de la Ville pour la revalorisation de ce petit espace qui souffrait jusque là d'abandon.

Septembre 1999



Un jardin de poche

Les débuts du Lycée Lacassagne

Rentrée 1964 - Le lycée ouvre ses portes pour la première fois. Les élèves venant des quartiers voisins ou de l'Est Lyonnais vont désormais s'acheminer vers le nouvel établissement construit par l'Entreprise "L'Avenir". L'événement est bien accueilli et ici, on se familiarise avec la vague juvénile qui, dorénavant, va animer chaque jour le quartier de sa vivacité.

Un lycée qui cherche son nom.

Administrativement, l'établissement est dénommé : "Lycée mixte nationalisé classique et moderne" mais aussi "Lycée de la rue Chaponnay", ce dernier étant déchargé de ses élèves du second cycle. On l'appellera encore lycée de la rue de l'Ordre puis "Antoine Charial" en référence à sa localisation. Cependant, certains lui cherchent un nom de baptême. On propose "Rabelais", refusé par Louis Pradel, Maire de Lyon, qui réserve l'appellation au lycée de Dardilly. Il pense, lui, à Albert Bayet* dont le neveu est membre du Conseil Municipal et qui le presse dans ce sens. Mais les professeurs s'y opposent en raison des idées pro-Algérie Française affichées par le personnage. Finalement, c'est le nom de Lacassagne qui sera retenu pour honorer la famille dont Alexandre, le père, né en 1843, fondateur de la médecine légale et les fils, Jean, bibliophile et humaniste, et Antoine, cancérologue, qui dirigea l'Institut Pasteur. Le lycée recevait ce nom lors d'une cérémonie officielle, le 9 septembre 1974.

Turbulence et contestation.

Le lycée n'échappa pas, on s'en doute, à l'effervescence qui s'empara en 1968 des mondes scolaire et universitaire. Il avait ses militants du Comité d'Action des Lycéens (C.A.L.) et de l'U.N.C.A.L. (union des C.A.L.). Un besoin d'expression explosait de partout dans les assemblées et les forums où on refaisait le monde à bon compte à coups de slogans et graffitis, exemple : "le difficile, c'est ce qui peut être fait tout de suite, l'impossible, c'est ce qui demande un peu plus de temps" ! De ce grand mouvement sortit néanmoins une petite avancée citoyenne, les élèves et les parents auraient désormais leurs

délégués dans les Conseils d'Administration des lycées. Cette période consacra pour le lycée sa réputation de "lycée rouge".

Faisant son profit de ce que disait Paul Valéry, "le désordre n'est jamais qu'un ordre auquel on ne s'attend pas", Monsieur Grau, proviseur de 1970 à 1979, sut avec les professeurs, canaliser les excès et instaurer

une discipline gérée par tous (dans le second cycle). Liberté d'expression et ouverture au dialogue ont apaisé les tensions et créer un autre climat. Mais certains problèmes demeurèrent tels que l'accroissement des effectifs et l'insuffisance des locaux qui sont toujours d'actualité

et auxquels s'ajoutent aujourd'hui les phénomènes de société que nous connaissons.

L'Aumônerie.

Le premier aumônier fut le Père Déal. Nommé à la création du lycée, il avait obtenu par une démarche conjointe avec les parents, l'autorisation de tenir ses réunions au lycée.

Le proviseur d'alors, Monsieur Sunyac, catholique pratiquant, y était favorable. Cependant, en mai 68, le Père Déal quitta de lui-même le lycée pour installer l'aumônerie 263 rue Paul-Bert, dans les locaux de l'ancienne école libre de garçons où, d'ailleurs, il avait un logement.

Ainsi, le lycée fit parler de lui, comme un jeune trublion, c'était ses débuts dans la vie de la cité. Sa configuration architecturale des années 60 l'y aidait peut-être, offrant une grande cour pour un regard sur l'extérieur, comme une invitation au dialogue.

**Albert Bayet : né à Lyon en 1880, mort à Paris en 1961. Professeur de sociologie à la Sorbonne, Président de la Ligue de l'Enseignement de 1945 à 1959.*

Septembre 2001



Les rues St Sidoine et St Victorien

Elles ont un petit air de sœurs jumelles, ces deux rues qui vont côte à côte de la rue Baraban à la rue Claudius Pionchon (autrefois Ste Pauline).

A cet endroit, la limite renvoie chaque commune à son inspiration pour la désignation de ses rues. En deçà, on devine une prédilection pour les noms de Saints Patrons, tandis qu'au delà éclate l'enthousiasme révolutionnaire : St Sidoine⁽¹⁾ le cède à la prise de la Bastille (rue du 14 juillet) et St Victorien⁽¹⁾ s'incline devant le coup d'état du Directoire⁽²⁾ (rue du 4 septembre).

Comme liées par le même destin, ces deux rues sont présentes très tôt dans l'extension de notre quartier à l'est de la rue Baraban. Leur tracé apparaît sur un plan de 1847 et leur nom figure sur un état de « dénombrement de la population » dressé en 1872. On y constate la présence d'une soixantaine d'habitants dont la



L'ancienne manufacture convertie en bureaux

moitié est originaire de départements voisins (Isère, Savoie, Ain ...). Les métiers exercés sont alors journalier, jardinier, ferblantier, raboteur, etc. ...

Au nom des Sciences et des Lettres.

Saint Sidoine et Saint Victorien ont bien résisté jusqu'à nos jours, pourtant ils ont subi les assauts de deux commissions spéciales de révision des noms de rues. Celle de 1888 préconisait de rebaptiser le chemin de St Sidoine, rue Boussaingault, savant chimiste et agronome, doyen de la Faculté de Sciences de Lyon, pour le motif de confusion avec la rue Sidoine Apollinaire dans le 5^{ème} arrondissement. La commission de 1907 préférerait le nom de l'astronome Lalande et,

pour la rue St Victorien, proposait le poète Virgile. Elle aurait bien aussi rebaptisé le chemin de St Antoine, rue Nuit du 4 août. Il n'en fut rien et cela n'a plus désormais qu'un intérêt anecdotique.

Le jardin des délices !

En prenant aujourd'hui l'une de ces rues, on presse le pas le long des bâtiments rénovés de l'ancienne Manufacture des Velours et Peluches, pour côtoyer avec plaisir les jardins en pied d'immeubles des nouvelles résidences. Ici, c'est comme une ébauche d'Eden dans un environnement qui émerge peu à peu du passé des usines ! Bientôt viendra s'y ajouter, rue St Victorien, un aménagement du trottoir avec des plantations.

⁽¹⁾ *Prénoms semble-t-il des propriétaires des terrains sur lesquels ces rues ont été tracées.*

⁽²⁾ *18 fructidor An 5 : Coup d'état contre la majorité royaliste des conseils.*

Qui sont-ils ?

Saint Sidoine Apollinaire : fêté le 23 août (sur le calendrier des Postes, 14 novembre), est né à Lyon vers 430. Poète latin, il est l'auteur de nombreux poèmes, épîtres, panégyriques et de lettres. Préfet de Rome en 468 et évêque de Clermont en 471. Gendre de l'empereur Avitus, natif de Clermont. A la chute de ce dernier, il se soumet à Majorien après le siège de Lyon. Mais à l'avènement de Sévère III, il quitte la cour et se retire dans sa villa d'Avitaticum en Auvergne où il est élu évêque des Arvernes à l'unanimité. Il y est un ardent défenseur de son peuple contre les Wisigoths qui l'exilent à Carcassonne. Il meurt vers 486 à Clermont.

Saint Victorien : fêté le 12 janvier. Originaire d'Italie, il fonde de nombreux monastères. Abbé de celui de Asane en Aragon, il compte plusieurs évêques parmi ses disciples. Il meurt en 558.

Saint Victorien et ses compagnons : fêtés le 23 mars. Ils furent tous martyrisés en Mauritanie. Victorien était, pense-t-on, un riche proconsul originaire de Carthage. Il meurt en 484.

Septembre 1998

La rue Maurice Flandin

A Vilette-Paul-Bert, les anciens se plaisent à évoquer le nom que portait cette rue autrefois : le chemin de la Corne de Cerf, nom un peu raboteux certes mais qui résonnait si bien des origines rustiques de notre quartier.

Hier entre Barabant et la Fleur de Lys.

Quelle signification avait ici cette appellation ? Trophée de chasse ornant une demeure ? Fossile apparu sous le soc d'une charrue ? On ne sait. En 1824, selon l'ancien plan cadastral, La Corne de Cerf désigne un lieu-dit s'étendant jusqu'à Villeurbanne. Le plan de Laurent Dignoscyo de 1839 localise ce nom au croisement des chemins de St Antoine et de La Corne de Cerf où se tiennent quelques maisons. Le chemin s'étire alors à travers la campagne entre les Terres de Barabant⁽¹⁾ et de la Fleur de Lys jusqu'au chemin du Sacré-Cœur (rue Paul-Bert aujourd'hui). De là, il se prolonge vers le Fort de Villeurbanne par le chemin des Forts.

En 1846, les Capucins viennent fonder un couvent le long du chemin de La Corne de Cerf où règne encore le calme des champs. Mais peu de temps après, en 1848, ils seront chassés par la Révolution. En 1852, les bâtiments conventuels s'ouvrent à nouveau pour accueillir cette fois-ci les Petites Soeurs des Pauvres⁽²⁾. En 1856, ce plat pays subit une terrible inondation venant du Rhône. Toute la région est sous les eaux qui viennent butter contre les coteaux de la Ferrandière. Les dégâts sont importants, les maisons en pisé minées par les eaux s'écroulent. Le Préfet Vaïsse⁽³⁾ ordonnera que toute construction soit dorénavant appuyée sur fondations de pierres. Dans le même temps, il fera élever des digues contre de nouveaux débordements du fleuve.



Aujourd'hui entre Le Forum et Galaxie.

Tandis que le Faubourg de la Vilette s'étoffe, le chemin de La Corne de Cerf voit s'installer de petites industries, des commerçants et des artisans aux enseignes variées et parfois inattendues comme "fiacrier, galocher, etc..." Ainsi ce chemin venu de loin dans le temps n'a cessé, depuis la formation du quartier, d'accompagner son évolution.

Pourtant, devenu vestige de temps disparus, le nom de La Corne de Cerf tombera en 1946 pour laisser place à celui de Maurice Flandin, commandant du Maquis de Haute-Savoie, décédé à Thonon-les-Bains le 21 février 1944, torturé par la Milice ainsi qu'une plaque le rappelle à l'angle de la rue Paul-Bert.

Enfin, la construction de la Gare de la Part-Dieu confère à cette rue une vocation nouvelle d'artère principale qui conduit la circulation vers les quartiers de l'est du 3^{ème} arrondissement. Les bureaux remplacent

les commerces et les ateliers. Plus hauts, plus larges, de grands immeubles s'élèvent, enfouissant plus profondément encore dans l'oubli la Corne de Cerf qui n'existe plus désormais que dans quelques mémoires.

⁽¹⁾ orthographe de l'époque.

⁽²⁾ cet épisode de la vie de notre quartier sera développé ultérieurement.

⁽³⁾ Doté de pouvoirs exceptionnels par Napoléon III, pour l'administration de Lyon (1853-1864), le sénateur Vaïsse, administrateur départemental entreprit l'embellissement de la ville (perçement de la rue de la République, création du Parc de la Tête d'Or, etc.). On l'a appelé l'Hausmann lyonnais.

Je m'souviens d'un coin perdu, aujourd'hui disparu...

L'un des premiers lieux constitutifs de notre quartier fut la place de La Villette. Disparue aujourd'hui, elle reste dans la mémoire des anciens comme un doux souvenir aux parfums de nostalgie.

Fille des champs.

Tandis que la ville s'étend hors les murs le long des voies principales, cette place voit le jour vers 1850, non loin des fossés d'enceinte, entre le chemin du Sacré-Cœur (rue Paul-Bert) et celui de Saint Antoine. Là, prédomine la campagne avec ses champs si joliment baptisés « Terres de la Fleur de Lys » où blatiers et affaneurs⁽¹⁾ pratiquent leur vieux métier. Pourtant cet espace rural disparaîtra un jour sous la trame naissante des rues. Un faubourg se construira et s'ordonnera autour de cette place...

La rue de La Villette en devient bientôt l'artère principale où de belles rangées de platanes dispensent leur ombrage. Des commerces s'ouvrent (épiciers, porte-pot, buvette, oiseleur...) des artisans s'installent (tonnelier, charron, rampistes⁽²⁾ ...) un hospice israélite s'ouvre au n° 77. La vie du jeune quartier s'organise et sûrement qu'entre la rue du Rêve d'Or et l'impasse du Gosier Sec, elle ne doit manquer ni de charme ni de pittoresque !

Mais pot de fer contre pot de terre, il faut compter avec le chemin de fer.



Place de la Villette côté N.E.

Dans le fond, l'immeuble de la Sécurité Sociale

Un mail éphémère.

Le quartier doit céder peu à peu du terrain au chemin de fer qui épargne encore la place et

la rue de La Villette mais le jour arrive où, en 1982, il faut construire une gare au TGV.

C'est alors que disparaîtra la place tandis que la rue recevra un aménagement de mail piétonnier renforçant ainsi son caractère de promenade. Cependant, la réalisation de l'avenue de l'Europe et la desserte de la gare



Place de la Villette côté chemin de fer

ne pourront s'en accommoder et de nouveaux aménagements seront alors entrepris.

Sortie Villette, côté jardin.

Dans un environnement qui sera bientôt paysager, l'emplacement situé devant la gare est destiné à être l'espace de transition privilégié entre la gare et notre quartier. Villette-Paul-Bert souhaite y retrouver ses marques et, fidèle à ses racines, propose qu'il soit appelé place de La Villette. Puisse-t-il être entendu et cette nouvelle place, au nom retrouvé, mener le voyageur vers les lieux habités où, comme nous le fait rêver le poète Louis Pize⁽³⁾ :

*« Ici viennent mourir les bruits de la cité
Tout dans le soir n'est plus qu'un grand
jardin tranquille
Où notre âme en secret, trouve sa liberté. »*

⁽¹⁾ Le blatier achetait les céréales et l'affaneur coupait et ramassait les récoltes.

⁽²⁾ Fabricant de barrières.

⁽³⁾ Louis Pize a enseigné les lettres chez les Jésuites, rue Ste Hélène.

Octobre 1996

L'avenue Pompidou

Avenue Pompidou
3^{ème} arrt

Ouverte vers 1985, cette voie nouvelle, qui ne devait pas tarder à prendre de l'importance, introduisit en plein quartier, la mutation qui arrivait de la Part-Dieu aux portes de la Villette. Dès son achèvement, cet axe rajeunissait la trame de nos rues un peu vieillotte et lui donnait l'épine dorsale dont elle avait besoin.



Pourtant le projet ne fut pas accueilli ici sans appréhension. Sa largeur inquiétait, il allait bouleverser le quartier. Réserves et craintes s'exprimaient : couperait-il le quartier en deux ? Ne serait-il qu'un axe routier, un couloir à voitures ?

La phase des travaux fut un moment douloureux. La percée faisait l'effet de coups d'épée dans le bâti traditionnel du quartier. La "boule" avec laquelle, à l'époque, on procédait aux démolitions éventrait les immeubles et mettait à nu les arrière-cours, dévoilant l'intimité d'humbles logements dont des pans de murs subsistaient momentanément. Mais la mutation était à ce prix pour une rénovation devenue nécessaire. Bientôt, trottoirs et chaussée seront réalisés livrant la nouvelle voie à sa destination promise : être une liaison entre Villeurbanne et la Part-Dieu et une artère centrale du quartier. De grands immeubles y déploieront alors leurs façades de bureaux ou d'habitations offrant par-ci par-là quelques boutiques.

Les habitants du voisinage y font maintenant les achats de la vie quotidienne, les deux parties du quartier semblent s'être donc bien ressoudées et l'avenue Pompidou a pris la physionomie d'une voie locale, jusqu'à la rue Gandolière. Au-delà, ce caractère s'efface pour laisser place à une fonction de transit imposée par la proximité de la gare.

Aujourd'hui, l'avenue Pompidou paraît exister depuis longtemps et ses platanes élancés tendent vers le ciel leur jeune ramure et lui donnent déjà comme un cachet d'ancienneté.

Elle a construit son tracé là où jadis la Rize, ruisseau emblématique du quartier, avait établi son lit, coïncidence de bon augure pour la cohésion du quartier sur ce lieu tout imprégné de l'âme de la petite rivière disparue.

Décembre 1999



Un fin lettré, enfant de la France profonde.

Homme d'état, Georges Pompidou, deuxième président de la V^{ème} République est encore dans toutes les mémoires, le professeur et homme de lettres l'est moins. Né le 11 juillet 1911 à Montboudif, au cœur de l'Auvergne, dans une famille d'origine paysanne, il fit de brillantes études marquées du sceau de l'Ecole Normale Supérieure et de Sciences Po qui mènent à tout. Il est reçu premier à l'agrégation et fait en 1935 ses débuts de professeur de lettres (français, latin, grec) au lycée Saint Charles de Marseille puis enseigne au lycée Hoche à Versailles et enfin à Henri IV à Paris. Il est mobilisé en 1939 au 141^{ème} régiment d'infanterie alpine comme sous-lieutenant. En 1945, il entre au cabinet du Général de Gaulle et inaugure ainsi sa carrière politique. Il est l'auteur de quelques ouvrages : *Anthologie de la poésie française* et *Le Nœud Gordien*, nourri de son expérience de la crise de 1968.

La Ferrandière

Place de la Ferrandière
3^{ème} arrt

Pour peu qu'on l'interroge un instant, ce nom résonne d'un passé contrasté, à la fois rustique et seigneurial. Attaché à des lieux proches de la place que nous connaissons aujourd'hui, il a été abandonné par Villeurbanne mais subsiste fort heureusement sur notre quartier.

Au temps des ferrandiers ...

La Ferrandière désignait non loin d'ici les terres marécageuses où l'on pratiquait le rouissage du chanvre. Pour aider à sa décomposition, on « ferrait » avant son immersion la tige de la plante. C'était la tâche du « ferrandier » qui brisait cette tige sur un fer mouillé. De là viendrait le nom de la Ferrandière⁽¹⁾ pour désigner ces lieux sans doute marqués par l'exercice de cet ancien métier si utile autrefois à la corderie lyonnaise.

... et des seigneurs.

Si le nom de La Ferrandière est parvenu jusqu'à nous, c'est aussi parce qu'il englobait le vaste domaine seigneurial qui s'est peu à peu disloqué.

En bordure des basses terres, le terrain se relevait légèrement pour former un large plateau échappant aux inondations fréquentes du Rhône. C'est là que se situait tout d'abord un château fort qui disparut dans des circonstances inconnues. Un second château fut reconstruit au 16^{ème} siècle à l'emplacement de la place Marengo, reconnu comme demeure des Seigneurs de La Ferrandière. Portant ce titre, plusieurs familles s'y succédèrent, notamment les Riverieux dont le malheureux Claude-Antoine qui fut exécuté après le siège de Lyon en 1793. C'est dans le château de La Ferrandière que le Général de Vaubois installa son quartier général des troupes de la rive gauche venues assiéger Lyon, en rébellion contre la Révolution « parisienne ». Ces troupes, d'ailleurs, semblaient bien connaître aussi le chemin des



caves comme le donne à penser un rapport de l'époque indiquant « Vaubois fait assez peu et boit beaucoup » !

Après les heures sombres de la répression, les alentours retrouvent leur calme et, en 1818, les Dames du Sacré-Cœur acquièrent le domaine. Elles y installent leur couvent et un

pensionnat pour jeunes filles de la haute société. L'allée du Sacré-Cœur, aujourd'hui rue Frédéric Mistral, y conduit majestueusement. Mais, en 1907, à la suite de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, elles doivent quitter les lieux. Préludant à son démantèlement, le

domaine est vendu aux enchères en 1913.

La Place de la Ferrandière.

A cette époque, la place est comprise entre les chemins de Sainte Pauline⁽²⁾ et de la Cité. Aérant une trame de bâti cloisonné et de rues étroites, elle semble avoir été conçue pour goûter à l'intimité d'un coin retiré du quartier où la Rize coule à deux pas. L'arrivée des usines lui ôte un peu de ce caractère. Mais c'est l'ouverture de l'Avenue Pompidou qui

lui donne les dimensions d'une grande place tournée vers le centre ville. Seules quelques petites maisons, du 12 au 18 rue de Nazareth, témoignent encore de sa physionomie ancienne.

Il faut souhaiter qu'ici perdure le nom de La Ferrandière car il a peut-être encore beaucoup à nous révéler.



A l'angle de la rue de la Cité, bien soudées l'une à l'autre pourront-elles résister à tout démantèlement ?

⁽¹⁾ Il existe aussi la rue Ferrandière dans le 2^{ème} arrondissement dont on dit que l'origine du nom est différente.

⁽²⁾ Aujourd'hui Claudius Pionchon.

Mai 1997

Encore imprégnés d'un passé récent, ces lieux ont été bien choisis pour perpétuer la mémoire de François Gillet, fondateur d'une dynastie d'industriels renommés. Il régna sur la teinturerie et la filature de la région lyonnaise et il est à l'origine, au 19^{ème} siècle, d'un vaste empire industriel. La toute première pierre de cet édifice fut posée quand le jeune François quitta son village natal pour la grande ville où il avait les qualités requises pour devenir un respectable lyonnais.

Un avenir brillant sur fond de noir fin !

C'est à Bully, dans le Rhône, que François Gillet voit le jour en 1813, au sein d'une modeste famille paysanne qui comptera huit enfants. A 17 ans, il quitte son village aux pierres dorées pour les brumes lyonnaises. Rue des Trois Maries, dans le Vieux-Lyon, il apprend le métier de teinturier en noir. La plus belle soie de Lyon, à l'époque, est la soie en noir. Devenu ouvrier, il occupe différentes places où il s'initie aux secrets de fabrication du métier. Il connaît les insurrections ouvrières des années 1831 et 1834. En 1838, il ouvre son premier atelier de teinture des soies avec pour spécialité le noir fin de Lyon. Il épouse Marie Pierron et s'associe avec son beau-frère, ainsi se créent les établissements Gillet et Pierron qui s'installent rue d'Enghien, aux Brotteaux, en 1840.



Les usines Gillet à Villeurbanne au 19^{ème} siècle

Victimes de l'inondation du Rhône en octobre de la même année, ils reviennent au pied de la colline dans le quartier de Bourgneuf, quai Puits-au-sel (Pierre Scize).

Après avoir travaillé le noir au bois de campêche et de châtaignier, François Gillet s'ouvre aux colorants industriels, le noir strict passe de mode et l'on se tourne vers les couleurs.

Catholique lyonnais grand teint.

Le développement de son activité va de pair avec celui de ses relations. Il entre dans les cercles influents de la ville et monte dans

l'échelle sociale. Il adopte les valeurs répandues dans les affaires par la Congrégation dont le paternalisme rigoureux se concrétisera dans la création des usines-couvents. Devenu industriel et personnalité recherchée, François Gillet se consacre à la réalisation de différentes œuvres : construction de l'église St Charles⁽¹⁾, quai de Serin, près de son usine et adhésion à l'Association Catholique des Patrons. En 1886, il participera à la construction des "Maisons Mangini" et adhérera au courant moderniste du banquier Edouard Aynard qui se rallie à la République.

Il décède en 1895. Deux ans auparavant, revenant sur ses premiers pas, il achète le château de Bully. La lignée d'industriels se continuera avec le fils Joseph, puis Edmond, Paul, Charles et Renaud à travers des

sociétés diverses.

Le quartier et les teinturiers.

Le souvenir des teinturiers s'est fixé ici, avec la rue qui porte ce nom⁽²⁾, voisine autrefois de la Rize, petite rivière dont ils appréciaient la douceur des eaux. Notre quartier accueillit l'usine GILLET-THAON, alliance du teinturier et du blanchisseur, elle sera démolie vers 1960 pour faire place à la Résidence Florentine.

Quant à la rue François Gillet, elle fut ouverte au début du 20^{ème} siècle, dans un paysage en pleine industrialisation, sur les terrains laissés



vacants par le départ des Dames du Sacré-Cœur. Cette rue entourée d'usines⁽³⁾ se prêtait à l'évocation du bâtisseur d'usines que fut François Gillet. Aujourd'hui, elle est devenue une artère de communication inter-quartiers bordée de grands immeubles. On peut y regretter l'absence de commerces qui la prive d'animation.

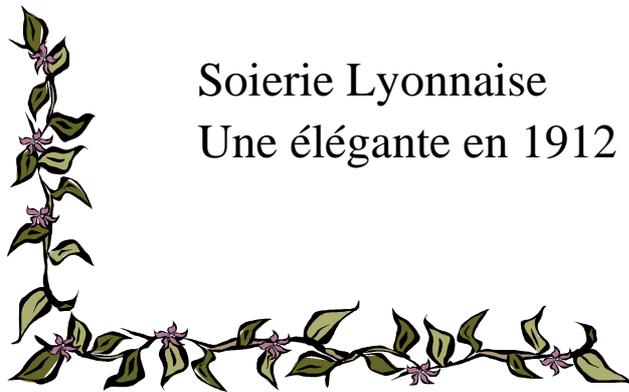
Mais si l'on sent une certaine monotonie tomber de ses grandes façades, elle est heureusement atténuée par les deux rangées de platanes qui escortent la rue jusqu'à son terme, place Marengo. Là, elle rejoint la rue Edouard Aynard et c'est un peu comme des retrouvailles, celles de deux personnages qui ont bien marqué l'histoire lyonnaise.

⁽¹⁾ Elle a été démolie pour dégager la sortie du tunnel sous la Croix-Rousse. L'église actuelle a été construite sur les plans de l'architecte lyonnais Mortamet en 1951.

⁽²⁾ L'atelier de teinture Bader et Bouvier y était installé en 1916 pour impressions sur étoffes.

⁽³⁾ Les usines FAR

Juin 2001



Soierie Lyonnaise Une élégante en 1912 ▶



**REGLEMENT INTERIEUR DES USINES GILLET
LYON 1880**

1. Piété, propreté et ponctualité sont la force d'une bonne affaire.
2. Notre firme ayant considérablement réduit les horaires de travail, les employés de bureau n'auront plus à être présents que de sept heures du matin à six heures du soir, et ce les jours de semaine seulement.
3. Des prières seront dites chaque matin dans le grand bureau. Les employés de bureau seront obligatoirement présents.
4. L'habillement doit être du type le plus sobre. Les employés de bureau ne se laisseront pas aller aux fantaisies des vêtements de couleurs vives, ils ne porteront pas de bas non plus à moins que ceux-ci ne soient convenablement raccommodés.
5. Dans les bureaux, on ne portera ni manteau ni pardessus. Toutefois, lorsque le temps sera particulièrement rigoureux, les écharpes, cache-nez et calottes seront autorisés.
6. Notre firme met un poêle à la disposition des employés de bureau. Le charbon et le bois seront enfermés dans le coffre destiné à cet effet. Afin qu'ils puissent se chauffer, il est recommandé à chaque membre du personnel d'apporter chaque jour quatre livres de charbon durant la saison froide.
7. Aucun employé de bureau ne sera autorisé à quitter la pièce sans la permission de Mr le Directeur. Les appels de la nature sont cependant permis et, pour y aider, les membres du personnel pourront utiliser le jardin au-dessous de la seconde grille. Bien entendu cet espace devra être tenu dans un ordre parfait.
8. Il est strictement interdit de parler pendant les heures de bureau.
9. La soif de tabac, de vin ou d'alcool est une faiblesse humaine et, comme telle, interdite à tous les membres du personnel.
10. Maintenant que les heures de bureau ont été énergiquement réduites, la prise de nourriture est encore autorisée entre 11 heures 30 et midi, mais en aucun cas le travail ne devra cesser durant ce temps.
11. Les employés de bureau fourniront leur propre plume. Un nouveau taille-plume est disponible sur demande chez Mr le Directeur.
12. Un senior désigné par Mr le Directeur sera responsable du nettoyage et de la propreté de la grande salle ainsi que du bureau directorial. Les juniors et les jeunes se présenteront à Mr le Directeur quarante minutes avant les prières et resteront après l'heure de la fermeture pour procéder au nettoyage. Brosses, balais et serpillières seront fournis par la Direction.
13. Augmentés dernièrement, les nouveaux salaires hebdomadaires sont désormais les suivants :

Cadets, jusqu'à 11 ans	0,50 f
Juniors jusqu'à 14 ans	1,45 f
Jeunes	3,25 f
Employés	7,50 f
Seniors (après 15 ans de maison)	14,50 f

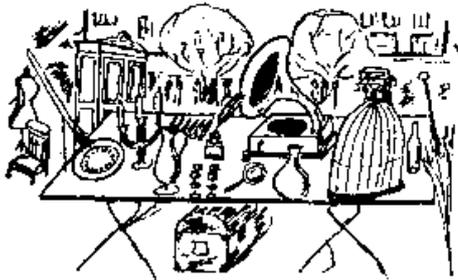
Les propriétaires reconnaissent et acceptent la générosité des nouvelles lois du travail mais attendent du personnel un accroissement considérable du rendement en compensation de ces conditions presque utopiques.

La place Rouget de l'Isle

Place Rouget de l'Isle
3^{ème} arrt

Au débouché des rues Turbil et Baraban, sur les avenues Félix Faure et Lacassagne, l'espace s'élargit pour s'ouvrir sur la place Rouget de l'Isle.

Avec ses nombreux magasins et ses arrêts de bus, elle est, aux confins de Sans-Souci et de Villette-Paul-Bert, le centre de vie inter-quartier, le lieu familial où les habitués viennent faire leur achats dans les commerces de proximité. Elle se prête à de nombreuses animations organisées par les commerçants. Et les brocantes occasionnelles trouvent dans son image un peu fanée le décor approprié



aux étalages hétéroclites qui s'offrent aux amateurs.

Cette place succéda vers les années trente à un îlot bâti dont la démolition permit le dégagement du carrefour des deux grandes avenues. Pour la désigner, on a emprunté son nom à l'Histoire : Rouget de l'Isle devait avoir son quai⁽¹⁾, il aura, hommage plus mesuré, cette petite place pour honorer sa mémoire.

Soldat et compositeur.

Rouget de l'Isle voit le jour à Lons-le-Saunier en 1760. Malgré son goût pour la musique, il est orienté vers la carrière des armes. Officier du Génie en garnison à Strasbourg, c'est dans cette ville, en 1792, qu'il compose paroles et musique d'un chant patriotique qui soulève l'enthousiasme. Intitulé « Chant de l'armée du Rhin », son succès ne s'arrête pas là. Parvenu à Marseille, le chant est repris par des volontaires qui, sous la conduite de Barbaroux⁽²⁾, le chantent à leur entrée à Paris ; Il sera baptisé « la Marseillaise » par les Parisiens.

Elle triomphe à l'Opéra de Paris dans le spectacle « Offrande à la liberté » orchestré par Gossec. En 1795, un décret de la Convention la classe parmi les chants

civiques ayant contribué à l'éclat de la Révolution.

Compositeur et poète.

Alors que l'œuvre est à l'apogée de son succès, Rouget de l'Isle tombe en disgrâce pour s'être opposé à la déchéance du Roi. Il est emprisonné jusqu'à la chute de Robespierre. Libéré, il semble renoncer à la carrière des armes et écrit des livrets d'opéra, des musiques de chants, des romances et des poèmes. Il vit dans la gêne et doit vendre son héritage. Louis-Philippe lui accordera une pension. Il meurt à Choisy-le-Roi en 1836 dans la pauvreté.

⁽¹⁾ Le quai de la Vitriolerie, aujourd'hui quai Leclerc (vétérinaire militaire).

⁽²⁾ Avocat et conventionnel marseillais.



Quelques mots sur la Marseillaise.

Après la Révolution et pendant les régimes politiques qui lui ont succédé, la Marseillaise connaît une longue éclipse jusqu'en 1879. A cette date, la 3^{ème} République l'institue hymne national.

Elle est au programme du certificat d'études* et les candidats doivent en apprendre un couplet. De nos jours, la Marseillaise a perdu de son prestige. Des versions humoristiques, gaillardes ou sérieuses ont été écrites. Mais, chargée de sens au-delà de ce que pût espérer son auteur, elle est toujours écoutée avec gravité et recueillement. Elle a été chantée par la jeunesse chinoise sur la place Tien An Men.

* Supprimé en 1989.

Juin 1998

« Chef-d'œuvre » en péril !

Le long de l'avenue Lacassagne, non loin de la place Rouget de l'Isle, s'élève le château Lacassagne.

Unique rescapé d'un ensemble hétéroclite, il semble planté là comme un décor abandonné.

Pourtant, c'est à son caractère architectural qu'il doit d'avoir été sauvé de la démolition.



Construit par les Grandes Caves de Lyon, à la fin du siècle dernier, ce bâtiment a été l'image de marque de l'établissement que le commerce de vins rendait prospère.

Pampres, vignes...

Sa façade, rehaussée d'une balustrade, est percée de larges baies à meneaux. Au centre, un toit pyramidal donne à l'ensemble un air de pavillon du grand siècle. Des grappes de raisins égayent la façade et deux coupes, aux angles de la tour, évoquent la destination de l'édifice. Jusqu'à ces dernières années, il abritait l'activité de la Société des Vins de France.

Et taggs !

Le départ de celle-ci le laisse aujourd'hui comme une coque vide peu à peu minée par l'érosion du temps et livrée à la frénésie des graffiteurs.

Quel avenir ?

Oublié ? Non, bien sûr, car cet édifice situé dans une Zone d'Aménagement Concerté (ZAC) est incorporé au plan de masse des constructions futures. Il pourrait être aménagé au profit des associations de Sans-Souci et Villette Paul-Bert, comme le souhaitent les Comités d'Intérêts Locaux de ces deux quartiers.

Cependant, le contexte économique actuel n'est pas favorable à une telle réalisation. Aussi le château Lacassagne reste-t-il dans l'attente de jours meilleurs qui lui donneront

une nouvelle raison d'exister et lui rendront son éclat d'antan.

Juin 1995

De l'ombrage des pins ...

L'avenue Lacassagne date du début du 19^{ème} siècle. Elle passait par un domaine situé à l'emplacement du quartier de Sans-Souci et appelé longtemps la Ruche.

Pendant un siècle, on l'appela le « chemin des Pins » car ces conifères poussaient bien sur les sables constituant la plus grande partie du soubassement.

En 1929, le ville voulut honorer Alexandre Lacassagne – né à Cahors en 1843 et mort à Lyon en 1924 – titulaire de la chaire de médecine légale, à la faculté de médecine de Lyon dans les années 1880/1890. Lacassagne fonda les archives d'anthropologie criminelle.

... aux feux de la ville.

Mais au fil des ans, la cité devint de plus en plus dévorante et les pins disparurent du paysage de l'avenue. Aujourd'hui, plus de senteurs balsamiques pour repousser les gaz d'échappement ! Cette artère est devenue une liaison inter-quartier et l'un des itinéraires recommandés vers les hôpitaux de l'Est de Lyon. Passant sur le bord sud de notre quartier, l'avenue Lacassagne délimite un vaste îlot. En son milieu s'élève, solitaire,



Une perspective un peu aride où un sapin est le bienvenu !

avec quelque chose de mauresque dans son architecture, le Central Lacassagne. Là, sur l'espace resté libre se construiront bientôt des immeubles d'habitation. Ces aménagements s'inscriront ainsi dans le paysage urbain qui se dessine peu à peu dans ce secteur de l'avenue Lacassagne.

Novembre 1995

Elle arrive ici en ligne droite du 7^{ème} arrondissement après avoir traversé plusieurs quartiers. Si elle a pris part à l'histoire de chacun d'eux, elle est devenue une grande avenue de la Rive Gauche Lyonnaise à travers la diversité des lieux rencontrés.

En passant par la Buire (alentours de la place Bir Hakeim).

Dans les années soixante du 19^{ème} siècle, le tracé de l'avenue apparaît, tout d'abord, dans la trame des rues bien ordonnée qui se développe au sud de la Part-Dieu. Là, on devine, à cette époque, une étendue aux constructions éparées, barrée à l'est par la ligne du chemin de fer qui perce les remparts de la ville. Seul, un ensemble de bâtiments où s'élève le château de la Buire, se trouve en bordure du tracé. Eu égard à cette proximité, la voie portera le nom d'avenue du Château.

Voie nouvelle, elle commence au cours de Brosses (Gambetta), coupe à travers champs jusqu'aux Maisons Neuves et devient la route départementale n° 9 dite de Crémieu. Elle est prolongée vers l'avenue Jean Jaurès et on envisage même une percée jusqu'aux facultés. Elle n'aura jamais lieu mais le garage Citroën, construit rue de Marseille, devra respecter l'alignement futur.

Devenue une voie transversale d'importance, elle prend nom d'Avenue Félix Faure* en 1900, comme pour rompre avec ses attaches locales. La France est républicaine et les noms de rues se doivent de le rappeler !

Vers les Maisons Neuves entre Vilette et Sans-Souci.

Autour de l'avenue, les quartiers s'étoffent et suivent l'évolution de la ville qui mêle en ce secteur usines et habitations. La Buire concentre une activité industrielle avec « Les Chantiers de la Buire » d'où sortent de nombreux véhicules (trains de luxe du roi d'Italie et de l'empereur de Chine, automobiles et même tricycles à vapeur !). Plus loin, au-delà des lignes de chemin de fer,

les magasins généraux de l'armée et la Gare de l'Est, ouverte aux voyageurs, sont également source de trafic et de vitalité pour l'avenue. Cependant, l'urbanisation s'interrompt à cet endroit en raison des servitudes militaires qui ont pesé longtemps sur les lieux. Elle reprend ses droits au-delà, souffrant du manque d'harmonie de la voirie locale des deux quartiers. Mais c'est escortée de grands immeubles que l'avenue arrive aux Maisons Neuves, son terme de toujours.

** Né à Paris en 1841, il fit ses débuts dans la tannerie à Amboise puis devint armateur au Havre. Il fut élu député en 1881 et devint ministre de la Marine. Après la démission de Casimir Périer, il fut élu Président de la 3^{ème} République en 1895. Il mourut subitement dans ses appartements privés en 1900 pendant sa présidence. Sa famille est originaire de Meys du canton de Saint Symphorien-sur-Coise dans le Rhône.*

A propos du Château de la Buire.

Le château de la Buire fut construit au 15^{ème} siècle et appartient à Monsieur de Rachais. Celui-ci fit ouvrir et paver la rue qui porte encore son nom. Le dernier Seigneur de la Buire fut le colonel Champanhet, propriétaire terrien, mort en 1814. L'édifice a subi à travers les âges d'importantes modifications. Il a été incorporé, semble-t-il, pour ce qu'il en reste, à

des constructions récentes.

Pourquoi ici la Buire ? On ne le sait. Ce terme qui a donné burette désigne un vase en forme de cruche à bec et anse.



Janvier 2000

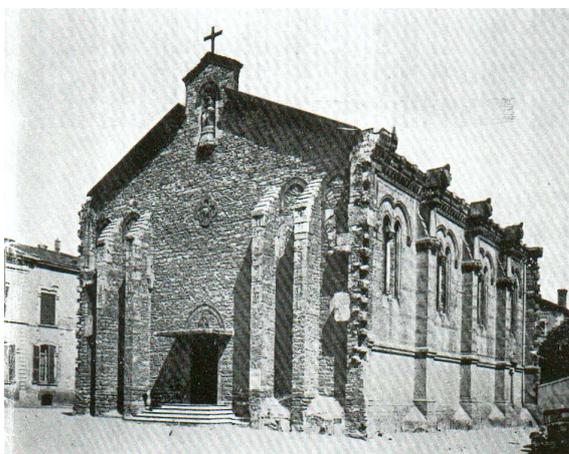
L'église du Sacré-Cœur

Origine de la Paroisse du Sacré-Cœur.

Le quartier de La Villette voit le jour vers 1830 avec le lotissement d'un vaste domaine appelé « Terre de Baraban », que l'on désigna ainsi en raison, peut-être, de sa fertilité en barabans, autre nom du pissenlit. Ce nouveau quartier fait partie de la commune de la Guillotière qui sera rattachée à Lyon en 1852. Il dépend, à sa création, de la paroisse de Notre-Dame Saint-Louis de la Guillotière. Il se développe si rapidement qu'il compte, en 1840, 1700 habitants qui réclament bientôt un lieu de culte près de chez eux. En 1852, l'ouverture de la maison des Petites Sœurs des Pauvres, dans l'ancien couvent des Capucins, rue Corne de Cerf (aujourd'hui Maurice Flandin), apporte une solution provisoire en leur donnant la possibilité d'assister aux offices dans la chapelle du couvent. En 1855, le quartier est rattaché à la nouvelle paroisse de l'Immaculée Conception.

C'est en 1859 que le Cardinal de Bonald donne satisfaction aux habitants en créant une nouvelle paroisse placée sous le vocable du Sacré-Cœur. Le nom est déjà présent dans le quartier avec le Pensionnat des Dames du Sacré-Cœur et le chemin du Sacré-Cœur, l'actuelle rue Paul Bert, qui y conduit.

La paroisse est alors dotée d'une église provisoire, rue Baraban, dans des locaux provenant d'une ancienne brasserie et d'une fabrique de bougies, proches du chemin du Sacré-Cœur.



Eglise Ste Anne démolie en 1939

L'église définitive est construite en 1865 sur les plans de Pierre-Marie Bossan, l'architecte

de la Basilique de Fourvière. De style composite néo-roman-byzantin, l'édifice restera inachevé avec seulement la nef de quatre travées. Dédiée à Sainte Anne, la nouvelle église est bénie en l'état par Mgr de Charbonnel, évêque de Toronto, le 20 mai 1865. Elle desservira la paroisse jusqu'en 1934 et sera démolie en 1939, bien regrettée de nombreux habitants du quartier. A son emplacement se trouve aujourd'hui le jardin de la place Ste Anne.



Un projet ambitieux

L'église votive du Sacré-Cœur.

En 1915, les veuves de guerre soumettent au Cardinal Sevin, qui l'accepte, le vœu d'édifier une basilique au Sacré-Cœur si la victoire couronne nos armées. En 1917, le Cardinal Maurin, successeur, autorise l'ouverture d'une souscription. "La colline a été donnée à la Vierge, nous donnerons la plaine au Sacré-Cœur". L'armistice signé, le vœu est renouvelé huit jours après.

L'emplacement est choisi, rue Baraban, sur la paroisse du Sacré-Cœur dont l'église inachevée est devenue trop petite. A la suite d'un concours, c'est le projet de l'architecte J. Paulet qui est retenu.

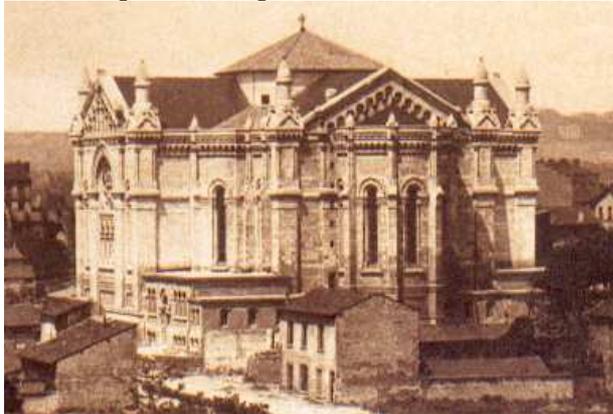
Cependant des modifications lui sont demandées pour tenir dans les limites du budget et la crypte est supprimée. L'édifice de style romano-byzantin reste imposant, qu'on en juge : il est doté d'un dôme qui doit s'élever à 63 mètres, il a 94 mètres de longueur et la façade, 31,50 mètres de largeur. Sa surface intérieure est de l'ordre de grandeur de celle de la basilique de Fourvière.

La première pierre est enfin posée le 8 octobre 1922 et les travaux commencent. Les soubassements des murs sont montés en pierres de taille, mais le budget se resserre et ce matériau est abandonné au profit de la pierre reconstituée, plus économique. Une partie seulement de la basilique est construite : le transept, l'abside et une toiture octogonale qui remplace le dôme. L'amorce des murs de la grand'nef témoigne encore aujourd'hui de l'état d'inachèvement de l'édifice.

L'église est bénie en l'état le 6 juin 1934 par le Cardinal Maurin et le culte paroissial y est transféré le lendemain.

L'ancienne église est affectée à la Paroisse Arménienne. A sa démolition, la cloche et la statue de Sainte Anne attribuée au sculpteur Fabisch (père ou fils ?), sont remises à l'église du Sacré-Cœur. Faute de moyens, le projet initial ne sera pas poursuivi. La grand'nef amorcée est murée définitivement.

En 1968, les massifs en attente des piliers sont arasés et l'espace libéré est cédé à la Ville pour un jardin public. En 1999, lors du ravalement du bâtiment, quatre baies avec vitraux sont ouvertes dans le mur ouest qui va prendre ainsi une physionomie plus avenante dans un quartier en pleine rénovation.



L'église actuelle.

Par suite de l'absence de nef, le sens en est inversé, l'abside constitue le fond de l'église. Le caractère votif est toujours visible avec les ex-voto et les lettres gravées sur les parements. Sur le mur ouest, derrière l'autel, figurent des listes commémoratives de soldats morts à la guerre.

Sur le côté attenant à l'église, face à l'entrée, se trouve la chapelle Ste Anne, d'une capacité

d'accueil de 140 personnes. Durant les décennies de 60 à 80, elle suffit aux célébrations des dimanches ordinaires.

A la fin des années 80, le quartier en mutation connaît un accroissement de population. La chapelle Ste Anne n'étant pas extensible, il est décidé d'aménager le chœur de l'église pour accueillir plus de fidèles et lui donner une disposition permettant des assemblées plus communautaires.



Le nouveau Chœur.

Une souscription est ouverte auprès des paroissiens. Les travaux, financés par le Diocèse, la Paroisse et la souscription, commencent en juin 89 et sont terminés pour la Toussaint. Le sol est surélevé de chaque côté du transept et revêtu d'un carrelage de couleur claire. Cet aménagement réhabilite cette partie de l'église et lui donne une fonctionnalité nouvelle. Le nouveau chœur permet d'accueillir 500 fidèles disposés en hémicycle.

L'autel est situé sur un podium et le mur arrière exprime le Christ transcendant l'humanité symbolisée à gauche par la femme et à droite par l'homme. Le fond blanc uni permet de le décorer selon les temps liturgiques et les célébrations. Après ces transformations, la statue du Sacré-Cœur trouve place sur le côté gauche de l'abside.

Un vélum tendu au-dessus du chœur invite le regard à se poser sur cet ensemble. Sans masquer l'architecture, il laisse voir la hauteur de la voûte et tamise la lumière polychrome reçue des baies nouvellement créées.

Les vitraux.

A l'origine, les fenêtres du haut de l'édifice, ont été fermées à titre provisoire par un

vitrage en verre cathédrale à deux tons, sur châssis métallique.

Par la suite, deux baies, au sud-ouest et au nord-ouest, ont été dotées de vitraux à trame de béton qui sont l'œuvre du peintre Burllet. Ils offrent des mosaïques de verre coloré, organisées selon des lignes ascendantes, à caractère purement décoratif et qui

s'illuminent différemment selon les moments de la journée. Des vitraux de même style ont été posés dans la chapelle Sainte-Anne et le petit oratoire.

Mai 1999

Le 8 décembre à Lyon

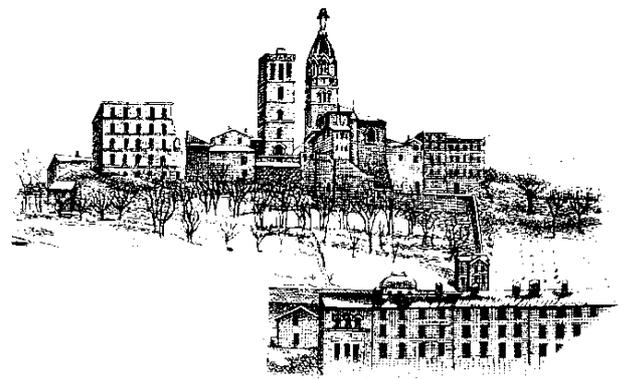
Ce soir-là, la vie des quartiers se fond dans la vie de la cité. Des milliers de lumignons s'allument un peu partout aux fenêtres des Lyonnais. La ville devient une immense constellation.

Ces frêles petites flammes qui dansent au vent d'hiver, font revivre une tradition vieille d'un siècle et demi.

Le 8 décembre 1852 devait avoir lieu l'inauguration de la Vierge Dorée de la Chapelle de Fourvière (La basilique n'existait pas encore) et la population se préparait à la fête.

Mais une tempête se leva sur Lyon et les autorités décidèrent de reporter cette cérémonie. Or, elle avait déjà été annulée une première fois pour cause d'intempéries !

Alors, à ce qu'on raconte, les Lyonnais jugèrent la décision timorée et passèrent outre. Défiant la tempête, ils allumèrent leurs bougies, et les maisons, rues et places se couvrirent de petites lumières. Seule la colline resta dans l'obscurité !



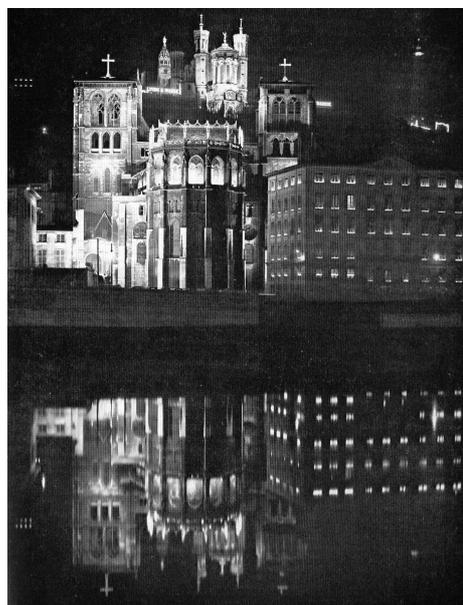
La colline de Fourvière en 1853

L'inauguration put avoir lieu le dimanche suivant mais l'audace et la ferveur du 8 décembre restèrent dans les mémoires.

Depuis, chacun célèbre ce jour à sa façon : dévotion mariale, expression de joie, explosion d'allégresse, prélude à Noël.

Chaque année, il revient, ce petit lumignon pour illuminer nos désirs de fête.

Décembre 1993



Quand le Lion et le Dauphin s'affrontaient

Avec la limite entre Lyon et Villeurbanne, nous héritons d'un lointain passé. En effet, elle existe à quelques modifications près, en vertu d'un procès-verbal dressé en 1479 par Loÿs Tindo, conseiller de Louis XI.

A cette époque, Lyonnais et Dauphinois se disputaient le Mandement de Béchevelin qui recouvrait l'actuel territoire de Lyon sur la Rive Gauche du Rhône.

Il s'agissait d'un groupement de paroisses sous l'autorité de l'Archevêque-Comte de Lyon. Béche-en-Velin⁽¹⁾ devenu Béchevelin formait un village au débouché de la traversée du Rhône à la hauteur du carrefour actuel des rues de Marseille et de l'Université.

Le Roi aura le dernier mot.

Des conflits de juridiction surgissaient : chaque fois qu'un procès allait en appel, les Lyonnais se tournaient vers Lyon et les Dauphinois vers Grenoble. Pour y mettre fin, Louis XI dépêcha sur place son conseiller « licencié en loix » Loÿs Tindo. La tâche de ce dernier n'alla pas sans difficultés, les Dauphinois se montrant réfractaires. Néanmoins, le Conseiller procéda à une délimitation que, faute de l'adhésion des Dauphinois, on laissa « dormir dans la poussière des archives » jusqu'en 1701. A cette date, « par arrêt du Conseil d'Etat privé du Roy, rendu contre le Parlement de Grenoble conformément au procès-verbal dressé par Me Louis Tindo » la Juridiction de la Guillotière et du Mandement de Béchevelin « a été conservée au Présidial de Lyon ».

Une boulangerie « sans frontière »

En ce qui concerne notre quartier, la limite a été définie à l'époque selon une ligne tendue à travers prairies et bois entre le Moncelet (vers la place Albert Thomas) et la croix de Simandre (aux Maisons Neuves). Aujourd'hui, ignorant les pâtés de maisons,

elle traverse immeubles et rues ; ou plutôt la trame des rues s'est déployée indifférente à cette limite ancestrale. Cela a conduit parfois à des situations cocasses : on raconte que tel boulanger, sur le quartier voisin, avait son fournil à cheval sur la limite, il pétrissait sa pâte sur Lyon, la cuisait sur Villeurbanne et vendait son pain sur Lyon !

La limite est encore repérée, de nos jours, sur certaines façades anciennes par les lettres bleues LN et VNE sur fond blanc émaillé. Sur notre quartier, ce repérage est visible rue du 14 juillet, à l'angle de la rue Pionchon, 25 rue du 4 Septembre et 26 rue Frédéric Mistral. Il n'est pas rétabli ailleurs sur les nouveaux immeubles.

A l'Hôtel de l'Ecu de France.

Malgré des débuts incertains, le tracé de Loÿs Tindo s'est inscrit dans le temps. L'épisode juridique qui en est à l'origine n'est pas tombé dans l'oubli, il a été commémoré en 1957 et une plaque a été apposée au 99 grande-rue de la Guillotière⁽²⁾, lieu historique où l'acte de délimitation prit effet.

Aujourd'hui, foin de ces querelles ! Le Lion et le Dauphin ont cessé depuis longtemps d'en découdre sur leur limite.

⁽¹⁾ *Bêche est, selon le Littré de la Grand'Côte, un « petit bateau garni de cerceaux, recouverts par une toile ... ». Le Velin étant la région en rive gauche du Rhône. Une rue porte ce nom dans le 7^{ème} arrondissement.*

⁽²⁾ *Pour les amateurs, au n° 14, un immeuble de caractère intéressant à l'angle de la rue des Trois Rois.*

Février 1998



26 rue Frédéric Mistral

Le chemin de fer de l'Est Lyonnais (C.F.E.L.) en question

En 1850, la Chambre de Commerce de Lyon adopte le projet d'une ligne vers Chambéry via Saint Genix d'Aoste. Toutefois, la ligne n'est réalisée qu'en 1881 jusqu'à Saint Genix d'Aoste seulement, la concession vers Chambéry ayant été refusée.

Elle assurera le trafic « voyageurs » jusqu'en 1947, le trafic « marchandises » continuant en raison des nombreux embranchements industriels qu'elle a suscités.

Aujourd'hui, ce trafic est limité au tronçon Lyon-Meyzieu pour la desserte de la zone industrielle. Les rails ont d'ailleurs été enlevés au-delà, en de nombreux endroits.

Le Conseil Général du Rhône, propriétaire, mène actuellement une réflexion sur l'avenir de cette ligne. Il s'agit de trouver un mode de transport de substitution acceptable par les

entreprises encore desservies par le rail. Ceci étant résolu, un consensus se dégagerait autour de la solution d'un transport en commun léger, en site propre et de niveau, sur l'emplacement actuel de la ligne.

L'espace vert Dauphiné-Villette, avenue Félix Faure.

Terrain vague de part et d'autre de l'avenue, il fut occupé périodiquement par Luna-Park au grand dam des riverains. Aujourd'hui libéré de cette hypothèque, il va être aménagé en 2000 sur la partie sud, la partie nord restant en attente de la maîtrise foncière des lieux (cas du C.F.E.L.). Ce sera un ensemble paysager qui offrira aux habitants des deux quartiers, promenade, détente et aires de jeux dans un cadre de verdure arboré.

Janvier 2000

Souvenirs des anciens du quartier

Solidarité... pas un vain mot.

Durant les années difficiles 39-45, le quartier ne fut pas en reste pour se préoccuper des plus démunis de ses habitants. Le rationnement sévissait et certains n'avaient pas de quoi se nourrir. Alors, quelques personnes unirent leurs efforts pour établir un réseau d'entraide. Certaines avaient des liens avec le Jura, elles allèrent s'y approvisionner et organisèrent le « ravitaillement ». Elles pouvaient ainsi redistribuer quelques vivres sous forme de colis, à ceux qui en avaient besoin. Des colis aussi étaient destinés aux prisonniers de guerre.

Prendre sa retraite : quelle aventure !

La fin de la guerre mettant un terme aux restrictions, d'autres besoins apparurent et fut créée l'Association des Vieux Travailleurs de La Villette. Dans de nombreux cas, il s'agissait de les aider dans leurs démarches administratives vers la retraite.

Ainsi, pour reconstituer des vies de travail, il fallait souvent obtenir la validation d'emplois occasionnels. Il n'y avait pas d'assistantes sociales mais, heureusement, l'arrivée de la Caisse de Retraite, rue Maurice Flandin, en 1961 facilita beaucoup toutes ces formalités.

L'Association organisait chaque année une tombola patronnée par les entreprises du quartier qui donnaient de nombreux lots. Cela permettait de financer goûters et sorties. Les permanences se tenaient au 261, rue Paul-Bert dans une salle au confort rudimentaire (à côté de l'école du Sacré-Cœur qui a précédé l'actuelle Maison de Quartier).

L'hiver, on se chauffait autour d'un « cubilot » (sorte de petit poêle cylindrique) !... Et certains hivers ont été rudes !

Des enfants dans les Monts du Lyonnais !

Dans le même temps, le Mouvement Populaire des Familles œuvrait pour aider celles qui connaissaient des difficultés. Chaque année, il organisait une colonie de vacances : « le Nid ». Cela permettait à des enfants du quartier (50 à 80 de 3 à 6 ans) de passer une partie de l'été dans les Monts du Lyonnais à Albigny-Montrottier.

Ainsi allait la vie du quartier...

(d'après les témoignages d'anciens du quartier).

Mai 1994

Autrefois, au fil des jours ...

Une nouvelle page de la vie de notre quartier se tourne aujourd'hui avec le passage de la dernière vague d'urbanisation. D'autres pages s'écriront. Mais pour celles qui ont été écrites dans le passé, il nous reste la mémoire des anciens. Aux frontières de l'oubli, le fil ténu des souvenirs nous restitue un peu de ce que fut la vie d'autrefois. Ils contribuent à établir l'identité de notre quartier qui repose sur une forte tradition de convivialité.

On a plaisir à écouter cette personne, née dans le quartier et qui entre dans sa neuvième décennie. Ses souvenirs qui s'égrènent dans la conversation sont autant de témoignages évoquant en toile de fond la vie du quartier.

Ses parents habitaient rue Turbil, au n°6, aujourd'hui le 22 car, à cette époque, la rue commençait rue Paul-Bert ; elle ne fut prolongée qu'après la construction de l'église du Sacré-Cœur. Ses premiers pas la conduisaient souvent rue Paul-Bert entre Turbil et Baraban. Là, sur cette simple portion de rue, on trouvait toute l'alimentation nécessaire. Il y avait le boulanger, l'épicier, le boucher, les marchands de vin et de journaux et deux laitiers. Chacun y avait sa clientèle attirée qui le faisait vivre. Il y avait aussi la pâtisserie Guillaud où elle se rappelle que le grand Bernachon fit son apprentissage.

Les enclos étaient nombreux alentour où poussaient fleurs et légumes. Son grand-père y cultivait des chrysanthèmes. A l'approche de la Toussaint, il les amenait en brouette, à l'ancien cimetière de la Guillotière, pour les vendre. Par temps froid, elle se souvient de lui avoir porté du café chaud bien enveloppé dans du papier journal.



Jardin d'autrefois

Puis viennent des souvenirs attachés à des personnes qui ont marqué la vie du quartier :

- La Pauline, rue Paul-Bert, exerçait ses dons de guérisseuse avec parfois des conseils étonnants : "Buvez du bon vin d'Algérie" disait-elle (sans doute avec modération !). Elle était très renommée et pratiquait son art sans but lucratif.

- Paule Dumas assurait bénévolement une permanence à l'association des Vieux Travailleurs. Elle y montait les dossiers de retraite de personnes bien désemparées devant les formalités exigées pour reconstituer une carrière. La salle se trouvait au 261 rue Paul-Bert à côté de l'école du Sacré-Cœur, aujourd'hui la Maison de Quartier. En hiver, son unique confort était un petit fourneau rond qu'on appelait une "pipe".

Un souvenir surgit tout à coup, celui d'un épisode épique des années soixante : l'opération Résidence Charial qui nécessita expulsions et démolitions de plusieurs pâtés de maisons. Il y eut un grand mouvement de solidarité autour des expulsés. Tout ce que le quartier comptait de militants se rassembla au coude à coude sur le terrain pendant huit jours (Il y avait du Peponne et du Don Camillo !). Rien n'y fit et, pot de terre contre pot de fer, l'opération se réalisa. C'était du temps de Mme Croutelle, bien connue ici pour son action en faveur des plus démunis.

Et comment oublier les fêtes de l'Épiphanie qui prenaient un relief particulier avec la procession dans l'église conduite par les Rois Mages !

Merci à vous, de ces quelques souvenirs bien vivants dans votre mémoire, dits simplement et parfois avec une pointe de mélancolie. Ils nous appartiennent un peu maintenant. Peut-être appellent-ils ceux d'autres mémoires pour enrichir notre passé, comme une mosaïque mise au jour et à raviver pièce par pièce.

Septembre 2000

Une vie bien remplie ...

Jeanne est née au cœur du quartier, rue Gabillot. Les circonstances familiales l'en éloignent durant son enfance mais elle y revient et les principales étapes de sa vie sont marquées du sceau du quartier. Elle abordera l'année prochaine sa neuvième décennie. Sa vie ne manque pas de relief et si famille et travail ne lui laissèrent guère de loisirs, elle aura parfois le temps d'un regard sur le quartier Vilette-Paul-Bert.

Enfant, elle quitte le 5 rue Gabillot, la maison du dévoué docteur Salvador, pour habiter chez ses grands-parents, gardes-barrière au passage à niveau de la ligne de l'Est, avenue Félix-Faure. Elle va à l'école Sainte Anne, dirigée par Mlle Charmette et fait sa première communion dans l'église Sainte Anne. Elle suit ses grands-parents qui s'installent à Janeyrias. Mais le temps de l'apprentissage la ramène à La Vilette où elle vient habiter chez son oncle et sa tante, marchands de primeurs rue Paul-Bert, à l'angle de la rue Moissonnier. Elle apprend le métier de papetière, disparu aujourd'hui, qui consistait à coudre des feuilles de papier assemblées. Elle confectionnait aussi des registres et des "rasés" sorte de blocs de feuilles cousues sur un bord avec la couverture. Son futur mari habite la maison voisine mais ils se rencontreront à Janeyrias, lors d'une fête. Leur mariage sera célébré en l'église Sainte Anne, sur la place. Ce sera le dernier car l'église du Sacré-Cœur entre en service, nous sommes en 1934. Elle se souvient de l'exclamation du Cardinal Gerlier, visitant la nouvelle église : "Mon Dieu, qu'on a vu grand !". Sur la place, l'église sera démolie, laissant encore longtemps des bouts de murs que les enfants du quartier s'amuseront à escalader. Pendant la guerre, des abris⁽¹⁾ y seront construits où Jeanne descendra lors des bombardements des voies ferrées.

Tout en élevant ses cinq enfants, Jeanne veut reprendre son travail de papetière et trouve

une place chez un imprimeur, rue de la Vilette. Elle y terminera sa carrière avec dix personnes sous ses ordres.

Du quartier des années 50/60, elle garde l'image que donnaient les rues d'alors aux beaux jours. Les dimanches soir, les gens sortaient leurs chaises sur le trottoir et s'asseyaient pour prendre le frais et bavarder entre eux.

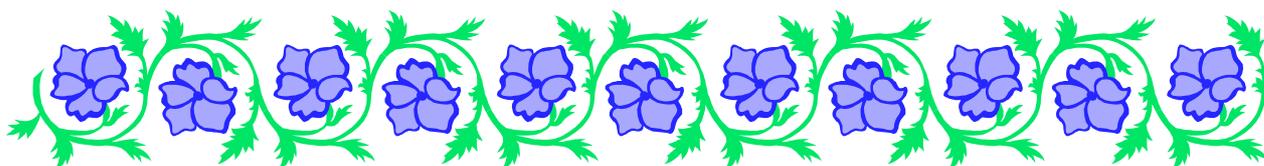
Aujourd'hui, Jeanne est entourée d'une nombreuse famille qui compte 35 membres dont 9 arrière-petits-enfants.

Elle a dû quitter le quartier, la maison du 230 rue Paul-Bert qu'elle habitait devant être démolie ; la maison est toujours là ! Depuis sa résidence, elle satisfait son besoin d'évasion. Son voyageur ? Les TCL ! Elle fait ses escapades en bus, les chauffeurs la connaissent et la saluent quand elle monte. Le soir, de sa loggia, la petite-fille du garde-barrière de l'avenue Félix-Faure a souvent un clin d'œil pour les TGV qui passent. Ils sont beaux, tous feux allumés, s'élançant vers leurs multiples destinations. Ils emportent un peu de ses rêves de voyage.

Merci Jeanne de nous avoir fait partagé votre passion de vivre.

⁽¹⁾ Ces abris ont été mis au jour récemment lors des travaux de réaménagement de la place Saint-Anne.

Novembre 2000



Souvenirs d'un ancien curé ...

Le Père Clément a été curé du Sacré-Cœur de 1954 à 1968. Aujourd'hui, il habite à la Ferrandière une résidence dans la Cité Rambaud. Il est un peu notre voisin. Nous l'avons rencontré. Il est captivant dans la relation de ses souvenirs et par ses détours dans l'Évangile. Sa mémoire est précise et sa réflexion innovante. Il a sélectionné pour nous le souvenir de deux événements qui ont lié le Sacré-Cœur à notre quartier.

Bref retour sur le passé.

Dans les années soixante le projet de construction de la Résidence Charial mit en émoi le quartier. Elle s'accompagnait de la restructuration d'îlots de bâti ancien. À l'époque, le périmètre que nous connaissons était traversé par les rues Gandolière et Riboud. Il avait jadis abrité de nombreux artisans aux noms de métiers, aujourd'hui disparus, évocateurs de la vie d'autrefois : voiturier, fiacrier, charron, tonnelier, fabricant de lits en cuivre, réparateur de chapeaux de paille... Sur les lieux vivait une population de petites gens qui habitaient de modestes maisons. Le projet suscitait des questions : quel visage allait prendre le quartier ? Que deviendrait la population se trouvant sur les lieux ? Pourtant, dans cet ensemble hétéroclite, atteint de vétusté, la rénovation n'était-elle pas nécessaire ?

Non aux bulldozers.

Les lieux se vidèrent peu à peu de leurs occupants. Certains résistèrent, le paiement des loyers ne leur fut plus réclamé ; sans titres, ils n'avaient plus de droit et les expulsions furent prononcées. L'indignation dans le quartier grandit. C'est alors que le Père Clément, aidé par l'A.C.O. (Action Catholique Ouvrière) mobilisa de nombreuses personnes pour défendre la cause des locataires*. Durant trois semaines, des piquets de garde, toutes banderoles déployées, se relayèrent sur le terrain pour s'opposer aux expulsions. "Oui à la modernisation, non aux expulsions". Mais ce ne fut qu'un sursis. Le mouvement s'essouffait et les expulsions eurent lieu pour faire place aux bulldozers de la démolition. Les gens furent relogés, on ne sait trop où, mais pas sur le quartier. Ce fut là, le grand regret du Père Clément.

*Selon un ancien militant du quartier, un « Cartel de défense des expulsés de la Cité Charial » s'était constitué, formé d'associations dont le C.I.L. (Comité d'Intérêt Local).

Pour les enfants du quartier.

C'est à peu près à la même époque que se posa la question du terrain où est aujourd'hui aménagé le Jardin du Sacré-Cœur. Sur cet emplacement émergeaient les fondations de la future basilique qui ne fut jamais achevée. Cet endroit avait pris un aspect chaotique où les enfants du quartier s'amusaient à escalader les blocs de maçonnerie à l'abandon. Quand on en parlait ici, on disait "les remparts". En investissant ce lieu comme "terrain d'aventures", les enfants avaient à leur manière posé une option. Le Père Clément le comprit et, comme le suggérait l'A.C.O., le terrain fut cédé à la Ville de Lyon sous la condition qu'il soit aménagé en jardin destiné aux jeux des enfants. La cause fut entendue, les massifs de béton furent rasés et le terrain



La partie de foot dans le square du Sacré-Cœur

aplané et aménagé. Le quartier gagnait un nouveau square. Les enfants en reprirent possession. Depuis, les générations s'y côtoient et les boulistes y ont trouvé leur place.

Père Clément, la même flamme qui vous animait alors vous habite aujourd'hui dans le combat pour la paix et vous tient toujours prêt, à 89 ans, pour d'autres aventures... évangéliques !

Décembre 2000

Au soleil de l'Évangile

Jeanine Duchamp a été l'une des deux premières catéchistes professionnelles du diocèse. Durant les années 50 - 60, elle habita le quartier où son attention aux plus démunis s'est investie sans discontinuer. Elle nous offre quelques témoignages qui montrent aussi que les bonnes volontés ne manquaient pas autour d'elle. Pour elle ces témoignages sont porteurs de sa foi en Jésus-Christ. "J'étais démuné et ...

...tu m'as hébergé"

Février 1956 reste gravé dans beaucoup de mémoires. Le 2 de ce mois, le froid s'abat sur le pays. A Lyon, la Saône gèle, à Vaise quelques imprudents même la traversent à pied. Ici, le froid est vif, Jeanine Duchamp sait que deux clochards ont l'habitude de dormir dans les "remparts"*, calés contre les massifs de maçonnerie. Par ce froid polaire, ils courent un risque certain. Alors, elle va les trouver et les exhorte à se mettre à l'abri, en vain ! La nuit passe dans l'inquiétude. A 5 heures du matin, elle y retourne : "Venez chez moi", place Ste Anne. Ils acceptent. Par la suite, on trouve enfin un local pour les héberger, après bien des réticences. C'est rue Paul-Bert, dans l'école du Sacré-Cœur. Ils seront bientôt huit ou dix. Un réseau d'entraide se tisse autour d'eux. Des dames leur apportent la soupe, on passe des veillées avec eux où l'on chante de vieilles chansons : "le temps des cerises" ou bien "auprès de ma blonde", etc. Ils ont, pour un temps, retrouvé un peu comme une famille.

Puis, à Pâques, cette année-là, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire, ils sont venus à la messe, se tenant au fond de l'église et les derniers, ils iront communier. Au grand dam de certaines paroissiennes, d'ailleurs, qui protestèrent à la sortie : "ils ne s'étaient pas confessés". "Mesdames, ils seront avant nous au paradis" leur fut-il répondu.

... tu m'as soigné"

Une idée qui lui tenait à cœur, était de lancer sur le quartier, la collecte du sang. Elle trouva sur son chemin deux personnes qui se reconnurent toutes trois à leur insigne du don du sang. "Mettons-nous ensemble pour faire quelque chose sur le quartier". Il s'en suivit une campagne de tracts et d'affiches, qui



réunit pour la première collecte 65 personnes, on était en 1959. Le lieu était la salle de gymnastique, au rez-de-chaussée du Comité Commun d'Hygiène, place Ste Anne. En 1962, le nombre des donneurs se montait à 150. A son départ du quartier, Jeanine Duchamp laissa la

responsabilité de l'organisation à Henri Bayard.

... tu m'as ouvert les yeux"

Alors que la guerre d'Algérie semait le trouble dans les esprits, il se trouvait des personnes qui, sur le quartier, se proposaient d'organiser des actions d'alphabétisation pour la population maghrébine. Jeanine Duchamp était, bien entendu, de celles-là. Ce projet, il fallait le présenter aux intéressés eux-mêmes. Aussi, avec René, sont-ils allés dans le café maghrébin de la rue Etienne Richerand où l'idée fit son chemin... Les cours avaient lieu, on peut le deviner, au Comité Commun ! Marthe, qui réunissait les femmes maghrébines leur disait : "Apprenez-nous l'arabe en retour". C'était reconnaître la richesse qu'il y a également chez l'autre et l'échange qui pouvait en résulter ! Il manquait parfois des personnes pour encadrer les "élèves". On allait chercher le Père Clément. Le prêtre laissait la soutane et venait en civil !

Jeanine Duchamp, vous gardez de ce temps passé à Vilette-Paul-Bert le souvenir d'une période exaltante : il y avait tant à faire, le quartier vous a ouvert un champ d'actions à la mesure de votre enthousiasme. Si vous le voulez bien, nous vous retrouverons pour d'autres témoignages.

** C'est ainsi que l'on appelait ici les massifs de maçonnerie en attente du prolongement de l'église du Sacré-Cœur qui ne fut jamais réalisé.*

Janvier 2001

Le tramway de Grand-Père



Tandis que le chantier du nouveau tram s'étire le long des futures lignes, nombreux sont les Lyonnais qui se remémorent ce mode de transport quand, autrefois déjà, il sillonnait les rues de leur cité. Disparu il y a une quarantaine d'années, il laisse quelques plaisants souvenirs.

Pour aller « en ville ».

Tiré par des chevaux, le tramway fit son entrée dans la vie lyonnaise en 1880. Puis, avec la traction électrique, il accomplit dans la ville une longue carrière sous la conduite de l'O.T.L. (Omnibus et Tramways de Lyon). Tenant le milieu des rues, il régnait alors sur tout ce qui circulait, apportant commodités dans les déplacements urbains et rapprochant les banlieues du centre ville.

Certaines lignes ne manquaient pas de pittoresque dans le quotidien de leur fonctionnement.

Souvenirs de petits matins blafards.

Le 27 reliant Croix-Luizet au carrefour de l'Astoria (Viton/Bd des Belges) était doté de motrices haut le pied qui circulaient dans les deux sens sur une voie unique. Mais il fallait bien se croiser, aussi des dérivations étaient-elles prévues sur le parcours, de loin en loin pour les croisements. Les matins d'hiver, par temps de brouillard, cette opération devenait délicate.



Au moment présumé du croisement, le tram stationnait sur une dérivation, le wattman (conducteur) arrêta le moteur. L'attente durait un certain temps dans un silence cotonneux, traversé par le chuchotement des voyageurs, puis un bruit de ferraille se rapprochait, annonçant l'imminence du croisement et on repartait.

Le terminus donnait lieu à ce qui s'apparentait à un rite muet et bien réglé. Le wattman

enlevait ses manettes et les replaçait à l'arrière qui devenait l'avant. Le receveur tournait la perche et changeait de côté les accès afin de mettre la voiture en ordre de marche pour le retour.

Pour un aiguillage, le receveur devait descendre de voiture, muni d'un levier pour actionner le dispositif. Cette opération était heureusement peu fréquente !

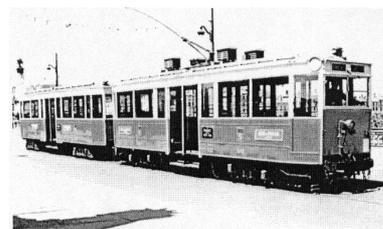
« Allez, roulez ... » lançait le receveur.

Les lignes importantes étaient mieux équipées comme le 7 par exemple, reliant Cusset à Perrache, voie royale s'il en fut ! Les motrices remorquaient plusieurs voitures. Certains modèles étaient élégants, on les appelait les « parisiens », officiellement, c'était les « marcinelles ».

Aux heures de pointe, on se souvient des voitures

bondées, des grappes de gens sur les

marchepieds et jusque sur les tampons de la voiture de queue. Le 11 reliant Le Bon Coin à Bellecour et longeant notre quartier était doté, de même que le 1, l'été, de voitures entièrement ouvertes sur les côtés, voyager alors devenait une petite croisière sur fond de paysage urbain !



Destination voie de garage !

En quelques années, le tram a été remplacé par le bus et les rues libérées des rails et des pavés. Quarante années de progrès technologiques ont relégué au musée ces voitures anciennes si familières aux Lyonnais de l'époque. C'étaient des machines, mais il y avait aussi des hommes pour les servir et leur donner une âme.

Lointains souvenirs dans le flou des mémoires et maintenant :

« Terminus, tout le monde descend ! ... »

Octobre 1999

La Part-Dieu

Projetant ombres et lumières alentour, la Part-Dieu exerce son pouvoir d'attraction sur les quartiers voisins. Elle façonne peu à peu un nouveau visage à notre quartier et celui-ci doit désormais compter avec l'influence de cette grosse planète.

Un « big-bang » qui remonte à 1971.

Cette année-là, alors que le tunnel sous Fourvière s'ouvrait à la circulation, une phase de grands travaux voyait le jour à l'emplacement de l'ancienne caserne de la Part-Dieu. Auparavant, pourtant, ce ne fut point

le « tohu-bohu ». Un vaste domaine existait dont le nom de la Part-Dieu a franchi les siècles, gardant ainsi la mémoire des terres premières.

La part des eaux, la Part de Dieu...

A l'origine, ces terres forment un ensemble disparate voué à la culture quand le Rhône ne l'envahit pas, laissant alors çà et là lûnes et marécages. Cependant quelques terres privilégiées sont épargnées par les eaux et la clémence du Fleuve leur vaut d'être appelées la Part-Dieu.

Sur ce site étendu et menacé, quelques buttes naturelles ou mottes permettent l'installation de fermes et de maisons fortes dont la trace remonte au 15^{ème} siècle. Parmi elles, la maison de la Part-Dieu sera au centre de la vie agricole et foncière de cette contrée. Elle connut différents propriétaires dont les familles Mazonod et Servient⁽¹⁾.

... et la part des Pauvres.

En 1679, Catherine Mazonod est, à 29 ans, à la tête du vaste domaine de la Part-Dieu. Elle en hérite de son père Marc-Antoine, de sa mère Catherine Berton et de sa tante Etiennette Berton. Devenue Dame de La Part-Dieu, elle est très attachée à ces terres où elle prend ses quartiers d'été aux fortes chaleurs de la saison. En 1694, elle épouse Amédée de Servient, Seigneur de la Balme. En 1725, elle prend diverses dispositions testamentaires et lègue ses biens aux pauvres de l'Hôtel-Dieu.



L'ancienne caserne de la Part-Dieu à l'arrière-plan, la gare de triage disparue

La raison de ce geste n'est pas véritablement établie. Est-ce pour avoir été profondément marquée par l'accident auquel elle aurait été mêlée sur le Pont de la Guillotière le 11 octobre 1711 ? Ce jour-là, alors qu'elle se rendait à la Part-Dieu, son carrosse aurait provoqué une catastrophe faisant 238 victimes parmi la foule qui revenait de la fête de

Bron. Cette version des faits est en tout cas réfutée par certains.

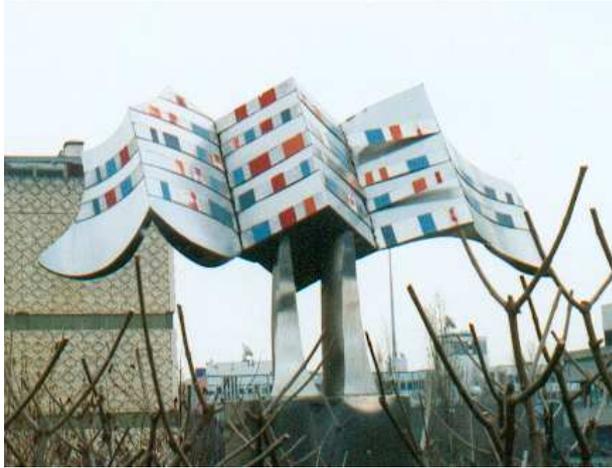
Ce don sera assorti de conditions bien contraignantes, néanmoins, en 1733, à la mort de Madame de Servient, l'Hôtel-Dieu de Lyon devient pleinement propriétaire. Ils divisent alors les terrains en masses numérotées qui prennent place sur les plans d'urbanisation de la rive gauche préfigurés par l'architecte Jean-Antoine Morand.

Aujourd'hui encore, sur les 3^{ème} et 6^{ème} arrondissements, de nombreux immeubles sont construits sur des terrains provenant des libéralités de Madame de Servient.

Petits et grands événements ont tissé l'histoire des terres de la Part-Dieu : elles ont vu l'ascension de l'aérostat des Frères Montgolfier en 1784 ; elles gardent la mémoire des journées tragiques de la répression de l'insurrection de Lyon en 1793 ; elles ont porté longtemps les marques d'une crue dévastatrice du Rhône, en 1812, qui laissa un lac dont le souvenir est resté avec la rue du Lac. Enfin, en 1844, les H.C.L. vendent 28 hectares à l'armée pour la construction d'une caserne⁽²⁾ par le Maréchal de Castellane, Gouverneur Militaire de Lyon.

La part du Lyon !

Sous l'impulsion de l'urbanisme, Lyon s'étend peu à peu sur la rive gauche et le



L'oiseau de Joseph Ciesla

quadrillage des rues efface bientôt les parcelles rurales de l'ancien domaine. Au fil des ans, la Part-Dieu devient un quartier de ville qui se transforme à la mesure des enjeux immobiliers pressentis sur le vaste emplacement laissé vacant par l'armée. Louis Pradel, Maire de Lyon et Charles Delfante, architecte, ont voulu que cet espace soit voué aux loisirs, à la détente, au shopping, à la culture, au tertiaire. C'est ce qu'il offre aujourd'hui avec les grands magasins, les drugstores, les boutiques, les cinémas, la bibliothèque, l'auditorium, les bureaux et les hôtels. Et au sein de cette énorme fourmilière, un lieu œcuménique d'accueil est là : « Mains Ouvertes » pour l'échange et la prière⁽³⁾.

Il fallait à la Part-Dieu, un signal, un repère dans le paysage urbain : ce sera la Tour du Crédit Lyonnais, dénommée par ici où l'on est un peu railleur « le Crayon » ! L'ouvrage, revêtu de 2900 panneaux en béton de granit

poli est l'œuvre des architectes Cossuta, Pontes et Pei. Il s'élève à 142 mètres et sa façade rose a été traitée pour se fondre dans le ciel lyonnais avec les teintes chaudes des toits anciens.

Sursis pour un dernier carré.

Relégués en contrebas de l'esplanade piétonne, cernés par le béton, ils sont douze. Douze solides et beaux platanes, uniques survivants des rangées d'arbres de l'ancienne caserne. Ils résistent placidement et méritent, en passant près d'eux, nos muets encouragements. Puissent-ils longtemps tenir bon, car la Part-Dieu est une planète vivante et sujette encore à des turbulences immobilières !

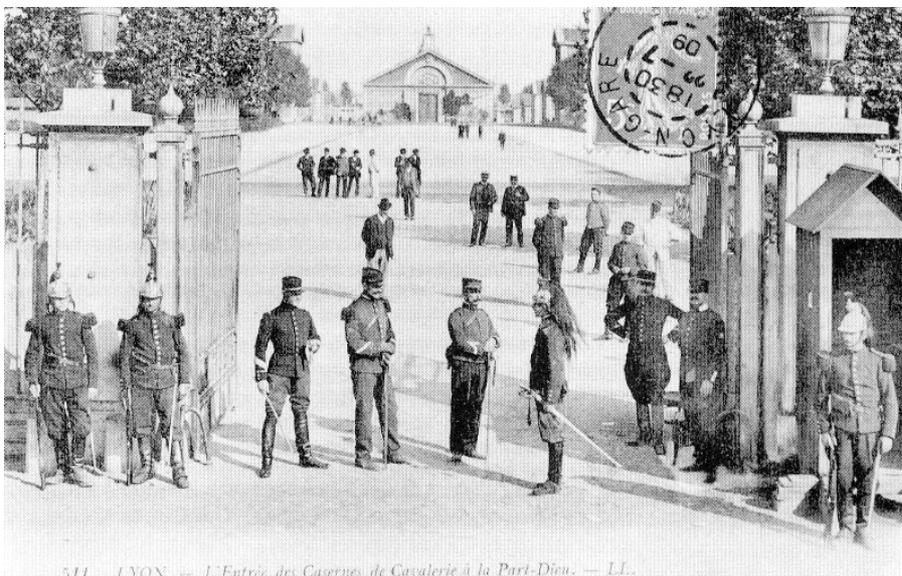


⁽¹⁾ Deux rues du 3^{ème} portent ces noms.

⁽²⁾ La rue des Cuirassiers rappelle aujourd'hui que le 4^{ème} et le 9^{ème} « Cuir » y tinrent garnison.

⁽³⁾ Association créée par des chrétiens, des juifs et des musulmans.

Novembre/décembre 1997



511 - LYON. - L'Entrée des Casernes de Cavalerie à la Part-Dieu. - L.L.

La Préfecture

Cohabitation entre Rhône et Saône.

Au lendemain de la répression de l'insurrection de 1793, Lyon panse ses plaies et recompose son visage. Mais la sanction est lourde : le département est réduit de moitié et la ville, mise sous tutelle du pouvoir central, perd son nom « Lyon n'est plus »⁽¹⁾.

Dans une atmosphère troublée, la Préfecture fraîche émoulue de la loi de Pluviose An VIII⁽²⁾ cherche un toit. Durant les années où Lyon est privé de ses pouvoirs municipaux, elle est hébergée à l'Hôtel de Ville. Lorsque la ville retrouve ses prérogatives, la Préfecture s'installe provisoirement dans l'ancien arsenal, quai Tilsitt, puis elle s'aménage une vraie résidence dans l'ancien Claustral des Jacobins. Le centre ville gardera mémoire de ce passage avec la rue de l'ancienne Préfecture.

En 1852, la Commune de La Guillotière est rattachée à Lyon. La ville prend pied sur la Rive Gauche. Mais, à nouveau, le pouvoir municipal et le pouvoir préfectoral sont réunis dans les mains du Préfet : le Sénateur Vaïsse. C'est le retour à l'Hôtel de Ville. Le Claustral des Jacobins est démantelé pour une opération d'urbanisme. Après 1870, l'idée d'une nouvelle préfecture symbolisant la République souveraine fait alors son chemin.

Enfin la nouvelle Préfecture.

Enjeu d'affrontements politiques, l'emplacement qui l'emporte se situe sur la Rive Gauche. Ici, un espace est disponible à proximité de la caserne de la Part-Dieu dont la garnison peut intervenir rapidement en cas

d'insurrection ouvrière, toujours redoutée par le Pouvoir Central.

Dessiné par l'architecte Antonin-Georges Louvier, le nouvel édifice sera construit en pierres de Villebois et de Saint-Fortunat sous l'œil attentif du Préfet Jules Cambon. Ce dernier, diplomate, homme de lettres et artiste mènera, non sans difficultés d'ailleurs, l'ouvrage jusqu'à son achèvement. Sa splendeur fera oublier les pérégrinations entre Rhône et Saône qui ont marqué les débuts de la Préfecture. L'inauguration aura lieu le 18 août 1890.

Une courte promenade nous y amène.

La grande façade du cours de la Liberté résume assez bien les ambitions de l'édifice. Elle perpétue avec éclat une certaine idée de la République et glorifie les quatre coins du département à travers quelques thèmes bien choisis dans l'activité locale.

Dominant le vaste perron, trois têtes en clé de voûte veillent sur les entrées : au centre, le Rhône, dont la barbe semble sculptée par les remous du fleuve, et de chaque côté, la Saône et l'Azergues, ses douces compagnes. Au-dessus figurent quatre médail-

lons de bronze rappelant les activités en pointe qui eurent d'ailleurs des destins inégaux. C'est tout d'abord la locomotive à vapeur pour les espoirs suscités par le chemin de fer local ; puis le métier à tisser dont le « bistanclaque » retentit en maints endroits du département ; la nef, voile gonflée sous le vent, pour la navigation fluviale ; et sur le 4^{ème} médaillon, la palette, le compas et la



lunette pour les arts et les sciences si florissants à Lyon.

Plus haut, noblesse oblige, le Lion, emblème de notre cité, a pris place et porte la devise de la République en lettres d'or gravées sur marbre. Enfin, comme pour se détacher des choses terrestres, des statues à l'antique peuplent les hauteurs de l'édifice. On reconnaît, de chaque côté de l'horloge, le jour et la nuit avec, à leurs pieds, le coq et la chouette. Au sommet, le sigle R.F. préside cet ensemble, bien dans le style néoclassique de l'époque.

Parmi frises et moulures, apparaissent des motifs géorgiques, en hommage au Lyonnais rural et au Beaujolais viticole.

A noter qu'à l'intérieur, la solennité des lieux a trouvé son expression dans des peintures à sujets historiques sur les murs et plafonds de l'entrée et ceux des salons et de la salle du conseil. On les doit à Léon Commère, Louis-Edmond Fournier et Joanny Domer⁽³⁾.

Un jardin qui s'ennuie ...

Pour le plaisir des yeux et pour eux seulement, la Préfecture est entourée d'un petit parc agréablement ombragé abritant les statues de l'académicien Laprade qui a

enseigné les lettres à Lyon, du chansonnier Pierre Dupont et du général Léonard Duphot « né aux Terreaux ». Aujourd'hui fermé au public, il semble déserté par la vie, et dans son isolement derrière de hautes grilles, perce, sous son charme, une pointe de mélancolie. On pourra regretter que des voitures y soient en stationnement. On se tournera alors vers le jardin Général Charles Delestraint aménagé en face, à la place de l'ancienne Trésorerie. Ici nous attend la statue de l'infortuné Président Sadi Carnot qui, victime d'un attentat, décéda à Lyon, dans la toute nouvelle préfecture en 1894. Ce détour termine cette petite escapade dans le passé lyonnais. Et si vient le désir de la prolonger un peu, le nouveau palais de justice est une étape à ne pas manquer.

⁽¹⁾ D'après l'article 5 du décret du 12/10/1793 ... Lyon fit la guerre à la Liberté, Lyon n'est plus. Son nom lui est rendu par décret du 16/10/1795.

⁽²⁾ Cette loi crée l'institution préfectorale mais les départements existaient depuis 1790 avec, à la tête, un directoire.

⁽³⁾ Peintre lyonnais qui a décoré entre autres le plafond du théâtre des Célestins.

Janvier/février 1999

*Statue de Sadi Carnot dans le jardin
Général Charles Delestraint*



Le nouveau Palais de Justice

Construit par les architectes Yves Lion et Allan Levitt, cet édifice associant tradition et modernité, se fond dans le paysage urbain du troisième arrondissement où s'imbriquent quartier ancien et quartier rénové. Longtemps pour les Lyonnais, l'image de la Justice fut l'auguste Palais Baltard, digne successeur du Palais de Roanne⁽¹⁾. Aujourd'hui, c'est une version plus proche du citoyen que nous offre le Nouveau Palais, c'est du moins, sans forcer le trait, une lecture qui peut en être faite.

Le Palais côté jardin ...

Pour donner à l'ouvrage toute sa dimension, quatre anciens îlots bâtis ont été réunis, entraînant la suppression des rues Voltaire et Dunois dans ce périmètre. Ainsi remodelé et rajeuni, ce site brille aujourd'hui d'un éclat nouveau. Mais, surtout, le nouvel édifice y a introduit le visage plus familier du lieu de justice, avec ses grandes façades ouvertes sur la cité, ses entrées de plain-pied avec la rue et ses persiennes apportant une note de bonhomie méridionale.

Si, rue de Créqui, le bâtiment dresse un front uniforme face aux immeubles existants, rue Duguesclin, l'architecture moderne déploie toutes ses ressources. Des gradins alternent avec de grands volumes verticaux, les premiers étant habillés de verdure tandis que les seconds sont revêtus de larges bandeaux de cuivre que le temps brunit peu à peu. Le jardin dessiné par Alexandre Chemetoff assure la transition avec la rue, restituant au public l'espace confisqué. Là, c'est la pierre qui prédomine sur une végétation soigneusement contenue. Le granit s'impose sous forme de murets et de bordures finement taillés ou de blocs empilés, sommairement dégrossis, retenant les terres. Curieusement, ce jardin reste désert, peut-être manque-t-il d'ombrage car les arbres y sont rares.



Conscience et raison

... et côté « Cour »

Dans l'angle du bâtiment, au bas de la façade de verre aux reflets mouvants, se tient l'entrée principale surmontée d'un large auvent. Il faut passer la porte. Après quelques pas, on goûte alors, hors du vacarme de la rue, au calme du grand hall où la tonalité douce de l'éclairage et des couleurs fait régner une atmosphère apaisante et feutrée. Un pan de lumière traverse cette vaste salle des pas perdus. D'un côté, le long des chambres d'audience, dans une pénombre propice aux apartés et entretiens confidentiels, des box sont réservés aux plaideurs. De l'autre, on peut y déambuler à loisir et s'attarder au pied des trente-cinq énormes piliers où sont apposés des tableaux dus au peintre Gérard Garouste⁽²⁾. En faïence et fer forgé, ces dessins dans un style très libre proposent à la réflexion quelques préceptes inspirés des Droits de l'Homme et de l'idée de Justice. C'est la touche finale donnée à l'image de l'institution judiciaire représentée par le Nouveau Palais. Image qui est bien comme le reflet de ce qu'aujourd'hui la société attend de la Justice.



Ecrasons la bête immonde

⁽¹⁾ Résidence des Comtes de Forez et de Roannes à l'emplacement du Palais aux 24 colonnes.

⁽²⁾ Une exposition de ce peintre a lieu au Rectangle, place Bellecour

Juin 1999

La place Albert Thomas

Le quartier et sa périphérie ont de quoi piquer encore la curiosité des amateurs d'histoire locale ! Et quand ce ne serait qu'anecdotique, l'intérêt n'en est pas pour autant négligeable. C'est le cas de la Place Albert Thomas, à Villeurbanne aux confins du quartier.

Cité Napoléon.

Sur cette petite place, à l'intense animation, où se dresse aujourd'hui une colonne multicolore surnommée le "totem" s'élevait jadis une statue de Napoléon 1^{er}. Elle fut érigée en 1839, à l'initiative d'un négociant lyonnais, le Sieur Pierre Decrusilly qui lança à cet effet une souscription. L'époque était porteuse, le roi Louis-Philippe n'avait-il pas rétabli la statue de l'Empereur sur la colonne Vendôme en 1833 à Paris ? Elle était l'œuvre du sculpteur Charles-Marie Seurre, dit le Jeune. Ce sera une réplique de cette statue en redingote et petit chapeau qui sera exécutée ici en bronze doré par le sculpteur J.B.Lepind, ancien élève de l'école des Beaux-Arts de Lyon. Le monument, avec le piédestal, avait une hauteur de huit mètres et portait l'inscription : "La Cité fière de son nom a élevé ce monument en 1839" car le rond-point avait été baptisé Cité Napoléon. Faubourg naissant sans prestige, ce site pourtant offrait encore au Chef de Guerre, en tenue de campagne, un horizon largement ouvert, digne de ses glorieux champs de bataille ! Du moins peut-on le penser.

L'inauguration, en grande pompe, ne fut pas du goût des royalistes qui réagirent dans "le Courrier de Lyon" en écrivant : "A peine remis de l'échauffourée de Strasbourg, les bonapartistes viennent de nous doter d'une statue de Napoléon." L'événement n'était pas anodin et avait un impact sur l'opinion.

L'Empereur et Lyon.

Les Lyonnais gardaient envers Bonaparte une certaine reconnaissance car ils lui devaient une reprise des affaires après la misère qui suivit les événements de la Révolution. Ses liens avec la cité sont attestés par les nombreux

*Hier :
La place de
la Cité* ▶



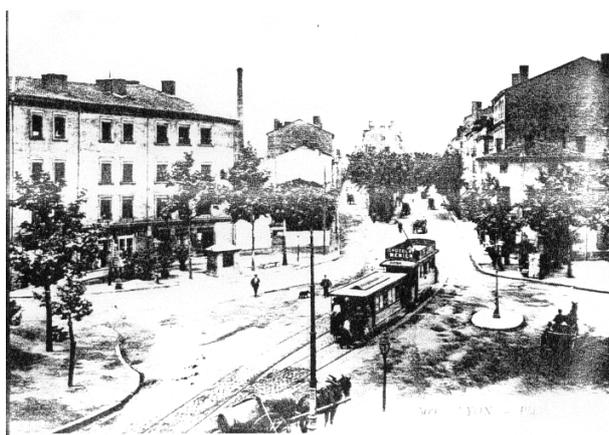
passages qu'il fit à Lyon et c'est au cours de l'un d'eux qu'il posa la première pierre des façades de la Place Bellecour. Une statue de l'Empereur fut même érigée, sous le Second Empire sur le Cours du Midi (aujourd'hui Cours de Verdun). La malice lyonnaise s'était d'ailleurs exercée à ce propos car on faisait dire à Napoléon tourné vers Fourvière, dans sa pose familière, la main dans le gilet : "J'ai mal au cœur" et la Vierge de répondre : "Que veux-tu que j'y fasse ?"

Vendue au profit des pauvres.

On ne sait ce qu'il advint de la statue lyonnaise mais celle de la future place Albert Thomas ne survécut pas à la défaite de 1870. On la démonta et un appel fut lancé par le Maire de Villeurbanne Jacques Buer aux anciens souscripteurs pour la récupérer. Personne ne s'étant présenté, la statue fut vendue à un ferrailleur.

Aujourd'hui.

Au centre de la place s'inscrit dans un site architectural traditionnel la sculpture moderne de Guy de Rougemont, peintre et sculpteur. Repère, signal urbain, cette colonne polychrome indique l'entrée dans Villeurbanne, cité ouverte à l'art contemporain. Inaugurée en juin 1981, cette



sculpture loin de faire l'unanimité à ses débuts, est bien acceptée aujourd'hui. On se souvient peut-être qu'à la même époque, une autre œuvre de ce style avait été l'objet d'un rejet caractérisé. C'était à Lyon 7^{ème}, place Jean Macé, la sculpture métallique de René Roche. Enjeu d'une querelle entre Anciens et Modernes, elle avait dû être



soustraite finalement à la vue des riverains excédés et transférée à Gerland.

En ce qui concerne le « Totem », l'imagination populaire se l'est finalement approprié en le ramenant à la mesure de son imagerie, le surnommant aussi le « crayon », le « cigare » ou autrement encore... réduisant peut-être la portée artistique de l'œuvre qui échappe encore à beaucoup. Mais c'est à la rue, souvent, qu'appartient le dernier mot.

Juin 2000



Albert Thomas (1878-1932)

Né à Champigny sur Marne, homme politique. Agrégé d'histoire, ancien professeur de l'Université, député de la Seine ; ministre de l'Armement pendant la guerre de 1914-1918. Quand la Société des Nations institua le Bureau international du travail, il en fut nommé secrétaire général.

Le Fort de Villeurbanne

Il est situé en bordure de notre quartier où s'installent tour à tour gens du Cirque et du Voyage ou forains de Luna Park. Dans ce paysage au décor mouvant, cet ouvrage militaire dresse toujours la silhouette immuable de son chemin de ronde et de ses tours de guet.

Baptisé du nom de Villeurbanne, il fut appelé Fort Montluc sous le Général Boulanger et reprit son nom en 1887. L'avenue Félix Faure créée en 1861 s'appelait aussi cours de Villeurbanne.



1830 Contournement de Lyon à l'Est par les remparts !

Cet ancien fort est l'un des derniers survivants de la ligne de fortifications édifiée après 1830 par le Général du Génie Rohault de Fleury. A cette époque, il s'agissait de protéger Lyon par un vaste dispositif de défense conçu par le Général François Haxo dès 1827. Appuyés sur une chaîne d'ouvrages fortifiés, des remparts furent donc élevés pour contenir insurrection ou attaque.

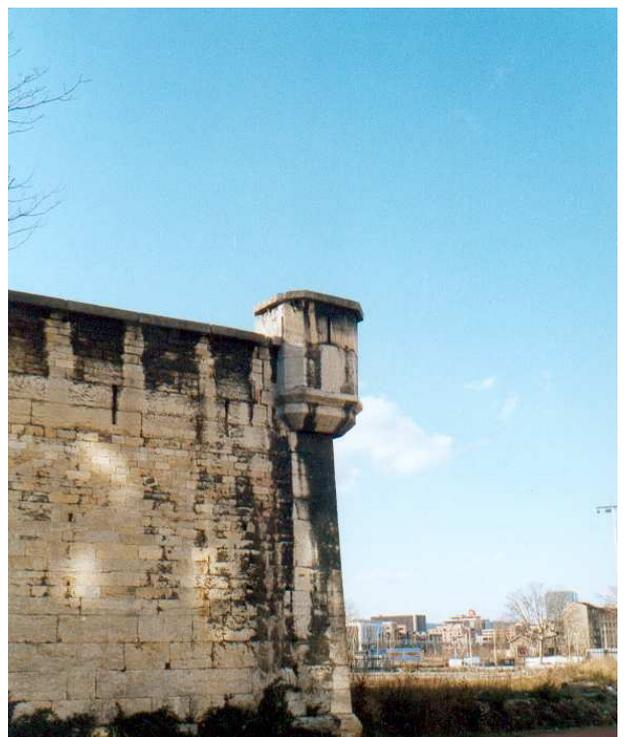
Mais les progrès de l'artillerie devaient les rendre rapidement caducs et de la Tête d'Or à la Vitriolerie, ces remparts furent démantelés peu à peu.

Un souhait : qu'il reste « Fort ».



Actuellement, le Fort de Villeurbanne est affecté à la Police. Mais on s'interroge sur sa pérennité quand on voit la végétation qui l'envahit et les bâtiments disparates qui le défigurent. Par ailleurs, son avenir ne semble-t-il pas menacé par les nouveaux immeubles qui se tiennent face à lui, comme pour un dernier assaut ? Si les contreforts, fossés et épaulements qui le ceinturaient jadis ont disparu, il reste un des rares vestiges qui rappellent ici les fortifications de l'Est de Lyon. A cet égard, il mériterait d'être sauvegardé, et après restauration, de prendre place dans les réalisations futures de l'Esplanade Dauphiné-Villette et de l'Avenue de l'Europe.

Novembre 1996



L'ancienne Manufacture des tabacs

J'ai « roulé » pour vous ! ...

Si ce n'était sa trivialité, on prêterait volontiers le propos à cet édifice imposant et grave qui se dresse cours Albert Thomas aux confins de notre arrondissement. Ici, en effet, depuis 1929, était roulée la populaire gauloise et haché menu le scaferlati pour la pipe. Si la manufacture paraît bien insérée dans l'environnement urbanisé d'aujourd'hui, son implantation fut laborieuse.

1901 : coup de tabac sur les remparts ! ...

Au début du siècle s'élevait encore à cet emplacement la « Lunette » des Hirondelles. On appelait ainsi un des ouvrages avancés des fortifications de Lyon. Ces dernières se démantelaient d'ailleurs peu à peu devant l'extension de la ville. Elles étaient sans raison d'être depuis qu'une ligne de forts avait été édifiée en 1875 vers Meyzieu, Genas, Corbas.

En état d'abandon, les lieux posaient des problèmes au voisinage, il fallait leur trouver une affectation. En 1901, les Contributions Indirectes sollicitèrent cet espace pour y transférer la Manufacture des Tabacs de Perrache.

L'étude du projet est confiée à l'ingénieur Clugnet qui conçoit un ensemble si vaste que la réalisation n'ira pas sans difficultés (déclassement de rues, opposition des riverains, démolition des vestiges fortifiés, interruption due à la guerre de 14-18). Il faut attendre 1920 pour que les travaux reprennent. En 1929 enfin, le transfert de Perrache est achevé. Sortent bientôt, pour le plaisir des amateurs de « brun », les paquets de cigarettes à l'estampille du casque gaulois. Mais vers 1985, la SEITA* décide de transférer la fabrication de ces produits vers d'autres manufactures (Châteauroux,



Riom...) et quitte l'établissement du Cours Albert Thomas. Cette décision met fin à 50 années d'activité dans ces locaux et laisse vacante l'immense construction. Il faut trouver un successeur à la SEITA pour sauver ces bâtiments d'un abandon fatal.

La Manu devient LYON III.

Toits à la Mansard, façades régulières percées de larges baies, parements revêtus de briques alternant les teintes de jaune et de blanc : cet ensemble aux proportions harmonieuses mérite d'être conservé.

Ce sera l'Université Jean Moulin qui viendra y installer la Faculté de Droit. C'est l'amorce d'un retour de l'université en centre ville inscrit dans le plan Université 2000. En 1994, une première tranche de travaux d'aménagement permet d'accueillir 6000 étudiants. Avec le programme de travaux envisagé, l'effectif de 15000 étudiants sera atteint.

Heureuse réhabilitation de ces locaux qui donne à l'œuvre de Clugnet toutes les chances de perdurer.

** Société d'Exploitation Industrielle des Tabacs et Allumettes.*

Mai 1996

Le château de la Mothe

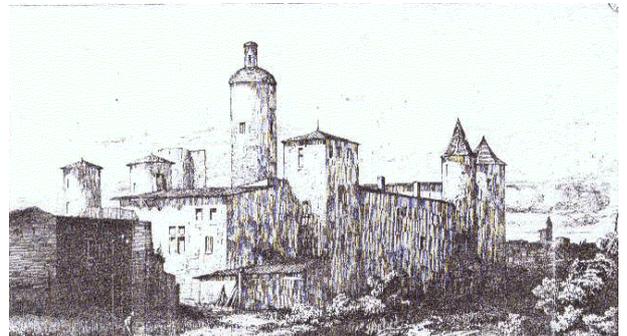
Hôte imposé de la Caserne Sargent Blandan, on aperçoit par-dessus les frondaisons son donjon et ses tours au toit pointu. Silhouette vieillie, aujourd'hui sans panache, il se dresse sur son tertre en friches comme pour lutter contre l'oubli et le délabrement. Pourtant, il a brillé jadis, au temps des gentilshommes et belles dames.

Les honneurs avec Reines et Roi.

Datant probablement de la Renaissance, cet édifice occupait une place privilégiée sur l'un des itinéraires reliant, par Vienne, la Savoie au midi de la France.

A cette époque, de nombreuses mottes ou poypes⁽¹⁾ s'élevaient çà et là, toutes occupées par des châteaux ou maisons fortes, points d'appui pour la défense des contrées alentour. Situé à l'entrée du faubourg de la Guillotière, le château fut souvent une étape pour d'illustres voyageurs se rendant à Lyon. Ils s'y arrêtaient afin de se remettre des fatigues du voyage avant leur entrée solennelle dans la ville avec leur suite.

Il en fut ainsi du neveu et légat du pape Paul IV, le cardinal Caraffa, envoyé en 1556 pour porter à Henri II, roi de France, une épée bénite, puis de Marie de Médicis, en 1600 et 1622, dans des circonstances historiques. La



Le château au 19^{ème} siècle

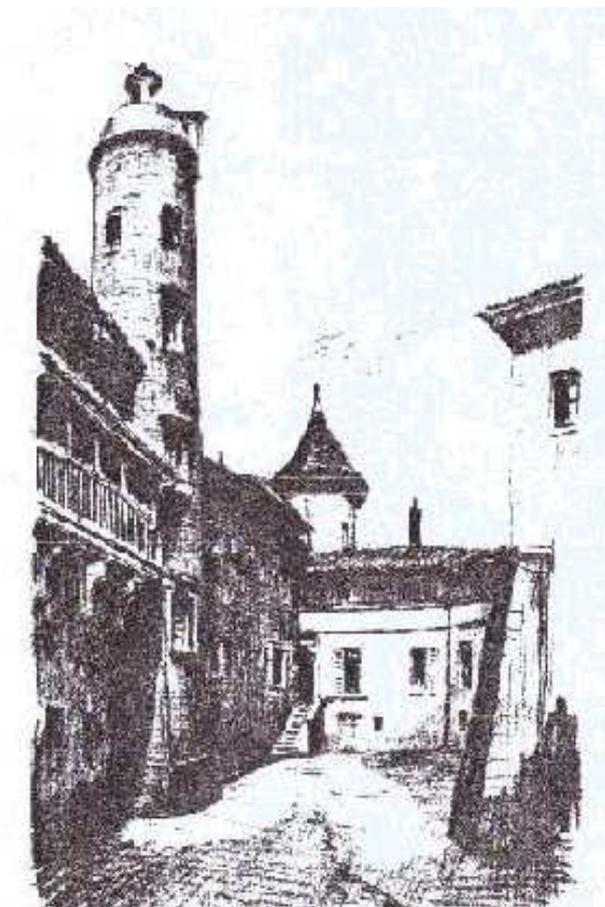
première fois, pour son mariage avec Henri IV : dévotement, elle "alla ouïr la messe à la Mothe et y disna le 3 décembre 1600". La deuxième fois, ce fut avec la jeune reine Anne d'Autriche et Richelieu pour y attendre Louis XIII revenant de Montpellier où il avait imposé une paix difficile aux Protestants. L'entrée solennelle à Lyon eut lieu le dimanche 11 décembre. Le château vit le passage, en 1642, de Monsieur, frère du roi, Gaston d'Orléans, sommé par Richelieu d'assister à l'exécution de Cinq-Mars et de De Thou. La noble bâtisse fut sans doute triste au prince. Eut-il seulement dans le secret des murs, quelque état d'âme pour sa part prise dans la conspiration qui menait ses compagnons au billot de la place des Terreaux ?

Enfin, l'histoire a retenu qu'en 1662, Louis XIV y a été reçu avant son entrée solennelle à Lyon.

Dans l'ombre du fort, le déclin.

Par héritage ou acquisition, de nombreuses familles ont régné sur ce fief. La famille de Villeneuve est mentionnée en 1476 jusqu'en 1530.

Le domaine passa alors à Messire Du Puy qui l'agrandit et dont les héritiers restèrent sur ces terres jusqu'en 1687. A cette date, c'est la communauté des Tiercelines de Sainte Elisabeth qui en devint propriétaire puis celle de Sainte Elisabeth des deux Amants. En 1791, devenu bien national, il est vendu au Sieur Verdet, puis à Maître Ducreux. Enfin,



La cour du château au début du 20^{ème} siècle

en 1830, il est exproprié en vue de la construction du fort Lamothe.

Le fort, construit par le Général Rohault de Fleury, s'inscrivait alors dans le dispositif de défense de l'agglomération face à une invasion éventuelle venant de l'Est et englobait le château. Après 1920, il fonctionna comme une caserne abritant le célèbre 99^{ème} régiment d'infanterie alpine, cher aux Lyonnais. Puis il logea des CRS et enfin, en 1944, le 14^{ème} escadron du Train-Auto. En 1942, on donna à la caserne le nom de Sergent Blandan⁽²⁾.

Si la Révolution, puis la destination militaire des lieux ont obscurci l'avenir de cette vénérable demeure, son passé justifie aujourd'hui une réhabilitation.

Certains y veillent comme l'atteste le plaidoyer pour sa sauvegarde lorsque, dans les années 60, elle était menacée par un vaste projet de nœud autoroutier à cet endroit. Il fut sans lendemain mais la démarche qu'il suscita montre, s'il en est besoin, l'intérêt qui s'attache à la conservation de cet honorable témoin des coulisses de notre histoire.

⁽¹⁾ *Nom féminin désignant, dans la Bresse, des monticules artificiels sous lesquels on trouve toujours des ossements, des poteries, etc. (Dictionnaire du Patois lyonnais de N. Du Puipspelu)*

- *Selon l'historien J. Hannezo, butte artificielle surmontée d'une tour de guet préfigurant les châteaux forts.*

- *Dans les temps anciens, on les croyait habitées par les fées...*

⁽²⁾ *Date du centenaire de la mort de ce soldat né à Lyon en 1819, et qui fut tué à la bataille de Beni-Mered en 1842, lorsqu'il combattait, avec 21 hommes, 300 cavaliers ennemis.*

Janvier 2001



Le château de la Mothe vu de la rue du Repos

Le Château de la Mothe va-t-il sortir de la grisaille ?

Il est permis de le penser après la conférence donnée au Cercle Mixte du Quartier Général Frère. Un public nombreux l'a suivie, montrant l'intérêt suscité par cette vieille bâtisse que beaucoup voudraient voir tirer de sa morne retraite. Passé et avenir ont été évoqués et quelques points semblent mériter d'être rapportés ici en complément de ce qui a été dit et à l'adresse des amateurs de « vieilles pierres »⁽¹⁾.

Halte posthume pour un Général.

Concernant le passé, nous avons appris la curieuse histoire du Général Campi dont une plaque de marbre fait mémoire sur la façade est du château.

Contemporain de Bonaparte, Toussaint Campi est né à Ajaccio en 1777. Il fit carrière dans la Grande Armée où il fut aide de camp de Masséna jusqu'en 1809. Il s'illustra à Essling et Wagram et fut fait baron d'Empire. Son attachement à l'empereur le rendit suspect à la Restauration. Il fut blessé plusieurs fois et notamment à Waterloo où il aurait sauvé Napoléon en s'interposant dans la mitraille. Ce fait qui n'a reçu aucune confirmation officielle reste une énigme. Par la suite, il rentra en grâce auprès de Louis XVIII pendant la terreur blanche.

Devenu inspecteur d'infanterie, il commandait à Lyon lorsqu'il mourut à l'Hôtel de l'Europe en 1832. Son corps fut transporté au Château de la Mothe pour y être autopsié. Le lieu d'inhumation est resté inconnu, ce qui constitue une deuxième énigme dans la vie de ce valeureux soldat.



quelques modifications sans égard pour l'architecture d'origine. Peut-être est-ce à ce prix qu'il a survécu. Le donjon a reçu en son sommet une horloge « Charvet ». La cour est restée pavée de galets du Rhône et le portail d'entrée conserve heureusement ses mâchicoulis et ses meurtrières. Les parements dénudés de l'édifice laissent apparaître des pierres taillées. Enfin, pour l'anecdote, les baies étaient jadis fermées par des châssis garnis de papier huilé, fort prisé à Lyon moins peut-être par économie que pour la douceur de la lumière que

laisse filtrer cette matière !

Le point final de cette conférence fut mis avec la présentation des Pennons de Lyon en costume Renaissance, le vieux château étant projeté en fond de scène. C'était le moment pour l'Association de Défense du Site⁽²⁾ d'intervenir pour développer ses motivations. Le château a été cédé à la Ville de Lyon et le site classé en parc au nom de « Sergent Blandan ». L'association va donc déployer tous ses efforts pour l'aménagement de cet espace avec une attention particulière pour le Château de la Mothe.



De l'ancien et du moderne.

Concernant le bâtiment, le bilan d'état de la construction est en cours. On note de nombreuses modifications : redivision de salles, pose de faux plafonds, réparations diverses... pour l'intérieur. L'extérieur a subi

⁽¹⁾ Pour voir le château, s'avancer rue du Repos après avoir dépassé l'entrée de la caserne.

⁽²⁾ Siège : 68bis rue du Repos Lyon 7^{ème}

Le Monument aux victimes du Siège

Situé rue de Créqui, cet édifice vient de sortir de la grisaille par une restauration qui lui redonne toute sa place dans le paysage urbain. Le jardin clos qui l'entoure a, lui aussi, repris ses couleurs et accueille à nouveau les habitués du quartier attachés à la tranquillité qui émane de ce lieu, consacré au souvenir.

Bref aperçu des faits.

Une tranquillité qui, aujourd'hui, ferait douter de la réalité des controverses et polémiques que, jadis, il a suscitées entre monarchistes et républicains. Les passions apaisées, Lyon a voulu que soit gardée sur les lieux même où ils se sont passés, la mémoire d'événements tragiques de son histoire sous



Le monument du siège de Lyon et l'église des Capucins à l'époque de sa construction.

la Révolution.

A cette époque, les Lyonnais, modérés et ombrageux se défiaient déjà de Paris où les Jacobins étaient au pouvoir. Ici, ils portèrent majoritairement les Girondins à la municipalité, excédés par l'agitation des Jacobins. Une situation insurrectionnelle s'installa, soutenue par les royalistes. La Convention, inquiète du danger présent aux frontières ne pouvait le tolérer. Aussi dépêcha-t-elle des troupes aux abords de la ville.

Les Lyonnais résistèrent et soutinrent, sous la conduite du Comte de Précý, un siège de soixante-trois jours. Des démarches de conciliation furent tentées sans succès bien que les Lyonnais protestèrent toujours de leurs sentiments républicains. Mais l'exécution de Chalier, ancien maire Jacobin de Lyon durcit les positions. La ville fut conquise début octobre 1793. Les sanctions s'abattirent et Lyon perdit son nom par décret du 12 octobre 1793. "Lyon fit la guerre à la liberté, Lyon n'est plus". Elle fut appelée désormais "Ville-Affranchie". La répression connaîtra son paroxysme avec Fouché. La guillotine fonctionnant aux Terreaux n'y suffisait plus. Des exécutions eurent lieu dans la plaine des Brotteaux par fusillades et canonnades de condamnés enchaînés au bord

des fosses où tombaient les corps. Ainsi s'acheva un des épisodes sanglants de la Terreur à Lyon. Cette période confuse nourrit

longtemps des controverses. Mais Edouard Herriot dans "Lyon n'est plus" dira pour en faire justice : "*Les chefs qui commandèrent à Lyon étaient des royalistes. Le peuple eut toujours la pensée*

qu'il se battait pour la

République".

Plusieurs monuments.

Le premier, un cénotaphe, fut élevé en 1795, sur les lieux même des exécutions, et détruit peu de temps après. A la faveur de l'avènement de Louis XVIII, un second monument, une chapelle en forme de pyramide, fut érigé en 1819, parrainé par les royalistes. Les restes des victimes furent exhumés et transférés dans le nouvel édifice ainsi que ceux du Comte de Précý. Contiguë au Couvent des Capucins, alors rue Vendôme, la chapelle fut desservie par eux jusqu'à leur expulsion en 1886. Vers cette époque, il advint que le monument fut condamné à la démolition pour permettre la jonction entre les deux tronçons de la rue de Créqui qui se développaient de part et d'autre. Après force tribulations, le monument fut finalement reconstruit à l'emplacement actuel dans le style romano-byzantin à la mode à l'époque. Les ossements y furent transférés et déposés dans la crypte, ce qui, sans doute, fit appelé ces lieux par certains Lyonnais : "Les Os". Une liste des victimes figure sur les murs de la chapelle.

La chapelle aujourd'hui.

Sous le vocable de Sainte Croix, sa gestion est sous la responsabilité de la Commission du Monument des Brotteaux qui fait dire une ou deux messes chaque année à la mémoire des victimes. Elle est ouverte les après-midi et la crypte peut être visitée sur demande. La

chapelle est confiée aux sœurs de la Famille Missionnaire de Notre-Dame des Neiges. Ces religieuses ont pris la suite des Capucins qui étaient revenus dans leur couvent et l'occupèrent jusque vers 1980.

Mai 2000



Les fusillades des Brotteaux. 3.4 décembre 1793
Dessin de Paul Flandrin – Gravure de Soyer
(Extrait de *La Révolution à Lyon* (1789/1799). La Convention montagnarde après le siège de Lyon)

Proche du Cours Lafayette qui absorbe toute l'animation de cette partie du quartier, c'est une rue discrète et calme. Elle emprunte le tracé d'un ancien chemin qui desservait jadis les champs qui le bordaient, jusqu'aux terres éloignées au fond de Villeurbanne.

Une origine lointaine

Cette rue doit son nom au Chemin de Saint Antoine, appelé ainsi car il conduisait au domaine que l'ordre de St Antoine possédait à Villeurbanne où il couvrait 76 hectares, s'étendant jusqu'aux Buers. Ce domaine fut mis en vente sous la Révolution et acquis par un négociant lyonnais en 1793. Perdant alors sa destination, le chemin de St Antoine, dans sa partie villeurbannaise, devint rue du 4 août en 1904, tandis que Lyon, fidèlement, lui gardait sa dénomination première. Pourtant, une commission spéciale de révision des noms de rues avait proposé, en 1907, qu'il prît le nom de Nuit du 4 août. Ce fut sans succès d'ailleurs, et on reste ébahi par les convictions républicaines mises par la commission à plaider le changement ; qu'on en juge : « ... de façon qu'à tout instant s'évoque, devant les yeux de la population, le souvenir des premiers âges de la cité, des hommes qui ont honoré l'Humanité, la Nation ou la petite Patrie, des efforts héroïques accomplis par nos aïeux pour préparer le règne de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité, prodrome (annonciateur) de la réunion de tous les peuples du globe sous l'égide de la Justice et de la solidarité dans une République Universelle ».

Du chemin rural à la voie urbaine.

Notre rue a donc gardé son nom. Elle n'est pas porteuse de ce sublime message pour l'édification des générations futures. Docilement, elle s'est prêtée à toutes les étapes de l'urbanisation qui a touché le quartier.

Elle a vu tout d'abord l'installation de maisons basses abritant de modestes familles et les activités artisanales d'autrefois. Puis l'élargissement s'est imposé, le tracé de nouveaux alignements a fait disparaître les nombreux coudes que l'ancien chemin avait transmis à la rue. Ainsi entre les rues de La Villette et Baraban, elle a pris un aspect résidentiel. Au delà, il reste encore comme un étranglement dans la continuité de la rue qui

semble dormir dans l'attente d'aménagements au coup par coup. Plus loin, avec la Rue de la Convention, son prolongement, on pénètre sur Villeurbanne.

Les Antonins à Lyon.

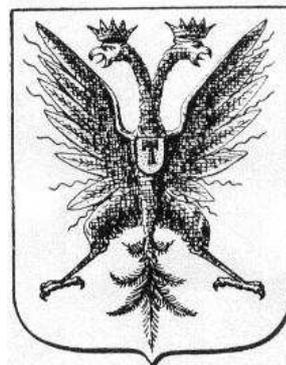
Le Quai St Antoine, dans le 2^{ème} arrondissement, rappelle l'existence de ces religieux dans notre ville. Ils y étaient certainement depuis le début du 13^{ème} siècle. La Commanderie des Chanoines réguliers de St Antoine existait avant 1228. En 1279, Adémard de Roussillon, archevêque de Lyon les appela à desservir l'Hôpital de St André dénommé aussi Contracterie, domus contractoria ou maison des contracts et des rétrécis, c'est à dire des estropiés. Les Antonins étaient installés entre la Saône et la Rue Mercière, non loin du Port Chalamont, près du Pont du Change, avec une façade importante sur le Quai. Parmi les privilèges dont ils jouissaient, ils avaient celui de laisser divaguer leurs pourceaux, munis d'une clochette, dans les rues non sans inconvénients pour la population. Sans doute parce qu'ils en nourrissaient leurs malades atteints du feu de St Antoine ou mal des Ardents⁽¹⁾. Le cochon n'était-il pas aussi, selon la légende populaire, le compagnon cher à St Antoine⁽²⁾ ? !

A la Révolution, les biens des Antonins, devenus biens nationaux, furent vendus et l'Ordre, après une brève union avec l'Ordre de Malte disparut.

Décembre 2001

⁽¹⁾ Erysipèle, charbon ou sorte de peste au Moyen Age.

⁽²⁾ St Antoine (251-356 ?) né en Haute Egypte vécut en Orient. Il est fêté le 17 janvier.



Armoiries de l'Ordre des Antonins. Au centre : écusson d'or chargé d'un T d'azur (lettre Tau : croix de St Antoine).

Esplanade de la Gare de la Part-Dieu, boulevard Vivier-Merle, elle accueille un mouvement incessant de piétons, voyageurs ou clients du Centre Commercial. Point de passage privilégié de notre quartier, c'est le lieu de dépaysement qui introduit ses habitants vers les multiples services et commerces de la Part-Dieu.

Flux et reflux

Au sortir de la gare, on peut éprouver une sensation de confinement tant l'espace paraît dominé par les bâtiments qui l'entourent. Cette place n'est pourtant pas dépourvue d'un certain charme avec son pavement en têtes de pavés lyonnais et la coloration rose soulignant la forte structure géométrique des hautes façades. En son centre y participe également la fontaine où de curieux animaux semblent être mis en scène pour une fable inédite. Aux beaux jours, on voit s'avancer, hors des passages couverts, les terrasses des cafés qui offrent aux passants l'occasion d'une pause désaltérante.

A l'approche des vacances, les migrations estivales couvrent le parvis d'un fourmillement bigarré lui donnant toutes les apparences d'une vaste cour populeuse. C'est une foule en

transit qui veut échapper un moment au brouhaha étouffant de la gare. Elle va, vient flâne ou s'arrête. Certains se tiennent, aux heures chaudes de la journée, à l'ombre ténue des jeunes platanes, tandis que d'autres interrogent du regard le cadran, un peu déroutant, de l'horloge qui surplombe la place. Enfin le soir ramène le calme à l'heure de la fermeture de la gare (0h 45). Il reste alors aux équipes de nettoyage à redonner à ce lieu une physionomie convenable.

Qui était Charles Béraudier ?

Ce lieu était tout indiqué pour perpétuer la mémoire de Charles Béraudier. Ce dernier n'avait-il pas dit, parlant de la future Gare de la Part-Dieu : « Elle sera l'étoile préférentielle

d'un carrefour de transports ferroviaires, fidèle en cela à la tradition d'échanges et de rencontres de Lyon depuis des siècles... » ? Président du Conseil Régional Rhône-Alpes et premier adjoint du maire de Lyon, il était lyonnais d'adoption. Né en 1920 à Bourg-en-Bresse, il passe son enfance à St Rambert-en-Bugey où son père était négociant en combustibles. Orphelin de père et mère en bas âge, il fut élevé par ses grands-parents, commerçants au village.

Il aimait à dire sa reconnaissance pour ses anciens maîtres d'école qui l'avaient formé dans l'esprit de la République. A 18 ans, il s'engage en politique puis entre dans le réseau

« action » de la Résistance. Il se lie d'amitié avec des personnalités comme Jacques Soustelle dont il resta l'ami pendant l'exil de ce dernier pour ses positions « Algérie Française ».

Devenu une figure célèbre du monde politique lyonnais, il était l'éminence grise du maire de Lyon Louis Pradel. Silhouette tout en rondeur, c'était un homme jovial aux gouailleuses réparties, qui savait être courageux, généreux et ferme quand il le fallait.

Charles Béraudier ne manquait pas de profondeur d'esprit. En témoigne cette réflexion confiée au Père Emmanuel Payen qui l'a rapportée lors de ses funérailles en 1988 en la cathédrale St Jean : « Vraiment, la foi n'est pas une compensation, c'est un don à un appel, une plénitude ».

Mai 2002



La fontaine de la place Béraudier

Les 150 ans du 3^{ème} arrondissement

Longtemps Lyon et son fleuve se sont côtoyés. Aujourd'hui, la ville est traversée par le Rhône. En effet, il y aura 150 ans bientôt, elle prenait pied sur la rive gauche et la commune de la Guillotière allait devenir, en vertu des décrets des 24 et 31 mars 1852, le 3^{ème} arrondissement.

Sécurité oblige.

Diverses considérations avaient présidé à cette nouvelle disposition, qui concernait également les communes de Vaise et de la Croix-Rousse. Certes Lyon se trouvait à l'étroit dans sa Presqu'île et voyait grandir d'un œil intéressé le faubourg de la Guillotière. Ce dernier offrait un territoire étendu pour une extension devenue nécessaire.

Cependant en toile de fond de ce besoin d'espace, apparaissaient des considérations de maintien de l'ordre.

Ainsi, réunir, sous la même autorité administrative, des faubourgs turbulents, permettait au pouvoir central de

maîtriser d'éventuelles émeutes. Car Lyon était restée sous la tutelle de l'Etat qui était dans la crainte de nouvelles insurrections populaires. Celles de 1831, 1834 et 1849 avaient dû être réprimées par la troupe. De la troupe, il y en avait car Lyon, à 60 km de l'Italie (la Savoie étant encore italienne) était une place frontière. La présence militaire avait été renforcée et des fortifications élevées à l'est, à l'emplacement des voies ferrées actuelles.

Marius Vaïsse nommé Préfet du Rhône et maire de Lyon en 1853, aurait donc, pour ses pouvoirs de police, des troupes dont celles de la caserne de la Part-Dieu, sur le 3^{ème} arrondissement, où était stationnée la cavalerie. Lyon profita, toutefois, des qualités d'urbaniste du Préfet Vaïsse qui fit percer, à la Haussmann, la rue Impériale (rue de la République) et réalisa d'autres travaux d'embellissement sur la ville.



La place du Pont vers 1900

Réticences à la Guillotière.

Sans passé historique, cette commune avait pourtant acquis une identité propre. Ce qui deviendra la Grande Rue de la Guillotière a, comme une artère nourricière, favorisé l'implantation des premières habitations sur cet itinéraire vers le Dauphiné. A l'embranchement avec le chemin de Crémieu, la Tour Ronde, on note la première église

paroissiale :

Notre Dame de Grâce. En 1607, c'est l'arrivée de l'ordre de Picpus, religieux du Tiers-Ordre de St François. Le bourg s'étoffe mais le reste est à vocation rurale où on relève l'existence des châteaux de St Amour et de la

Buire et du domaine de la Part-Dieu. Vers 1770, l'ingénieur Morand conçoit pour la plaine des Brotteaux, un lotissement en forme de damier.

Une voirie régulière s'étendra vers le sud à la rencontre d'un réseau de rues moins orthogonal où s'inscrira l'urbanisme moderne. En 1805, on dénombre 6 000 habitants, en 1851, 43 524. c'est donc un faubourg bien constitué que Lyon annexe en 1852. La municipalité fera de nombreuses objections. La Guillotière n'échappera pas pourtant à son destin. Un destin qui avait déjà failli basculer en 1790. Une loi promulguée par Louis XVI stipulait dans son article 1 : « *le bourg de la Guillotière et le territoire en dépendant demeurent unis à la Ville de Lyon conformément aux décrets des 6 et 13 février 1790* ». On ne sait ce qu'il en advint car les choses se concrétisèrent vraiment en 1852.

Lyon n'eut qu'à se féliciter de cette annexion. La rive gauche devint pour elle un pôle de croissance formidable où ne tardèrent pas à s'implanter des édifices d'importance tels que préfecture, universités et hôpitaux.

On dit qu'à Lyon, tout se termine autour d'une table pour un mâchon ou un banquet. Pour clore ces propos, voici le menu que proposait à ses clients le restaurant Isaac Casati, à Lyon, en 1889 (c'était aussi un centenaire !).

Février 2002

MENU

*Potage Bisque
Poulardes truffées au consommé
Saumon sauce aurore
Filet aux petits pois nouveaux
Langoustes à l'Américaine
Asperges en branches
Canetons de Rouen
Aspics au foie gras
Salade Richelieu
Croûtes aux pêches
Dauphin glacé
Dessert*



La caserne de La Part-Dieu

Autrefois, le 257 rue Paul Bert

Fermant le terrain mis à nu par les démolisseurs, il n'y a plus, aujourd'hui, qu'une longue palissade de chantier qui laisse apercevoir l'intérieur de l'îlot en cours de rénovation. C'est ici que se tenait le « 257 », ce haut lieu de la vie du quartier, vers les années 1920-1930, aux dires de cette habitante née au « 250 » et qui a vécu par ici. Pour « Paroisse en Marche », elle a laissé se dévider le fil des ses souvenirs.

Pour la fillette qu'elle était, la cour du « 257 », où habitait son grand-père, était un « vrai village ». Toute une vie de travail et de distraction retenait son attention : le matelassier qui cardait la laine, le bal de l'été qui revenait chaque année, les « magiciens » qui venaient l'hiver dans le café pour montrer leurs tours de prestidigitation, les concours de boules, la tournée du laitier qui tenait boutique à ce numéro. Ses bidons sur une charrette, tirée par « Gaston » son âne, il prévenait les clientes par des coups de sifflet de son passage. Certaines l'attendaient avec leur berthe à la main, d'autres la laissaient accrochée au pommeau de leur porte d'entrée avec les sous dans le creux du couvercle. Au Jour de l'An, le laitier offrait à ses clients un pot à lait marqué de son nom : « Baroud ». Dans la cour, des cabanes abritaient clapiers et poulaillers, on pouvait ainsi acheter sur place lapins, poulets et œufs frais.

A cette époque, nulle méfiance, pour entrer chez le voisin, on ouvrait sa porte qui n'était pas verrouillée.

La pâtisserie Guillaud, dans le même immeuble, attirait les gourmets qui venaient même de

la Place du Pont, pour ses délicieuses

quenelles. En face se tenait au 248 la boulangerie Radix qui répandait dans l'air du matin la bonne odeur du pain frais. Cela donnait envie de « mordre dedans » !

Les commerçants de la rue fermaient à 20 heures. Par les beaux soirs d'été, ils se mettaient sur le pas de leur porte pour discuter avec les voisins jusqu'à la nuit tombée. Les voisins des étages descendaient aussi, la rue ne manquait pas de vie ! Mais en semaine, on

ne veillait pas trop tard car on se levait de bonne heure le lendemain matin.

Le cinéma de la place Ste Anne qui s'est appelé « le Venise » puis « le Caméo » faisait salle comble pour les films de Charlot, Laurel et Hardy ou bien les feuilletons qui alimentaient les commentaires dans l'attente de l'épisode suivant. Chaque année, on offrait, au Nouvel An, quelques dattes et une orange ; pour deux sous, les enfants pouvaient se procurer chez le pâtissier de la place, un plein béret de « miettes de gâteaux ». Un vrai bonheur !

Au 263 de la rue était l'école de garçons que l'on appelait encore l'école des frères. Pour la sortie de l'école, les enfants partaient en rangs, deux par deux, accompagnés d'un maître jusqu'au coin de la rue Baraban où ils se dispersaient.

En 1909 fut fondé le Patronage Laïc Villette Paul Bert par « cinq copains » dont le père de

cette habitante. Ils réunissaient les enfants du quartier sur les lieux actuels, avenue Félix Faure. Les veilles de défilés, les mères s'activaient pour confectionner les uniformes et

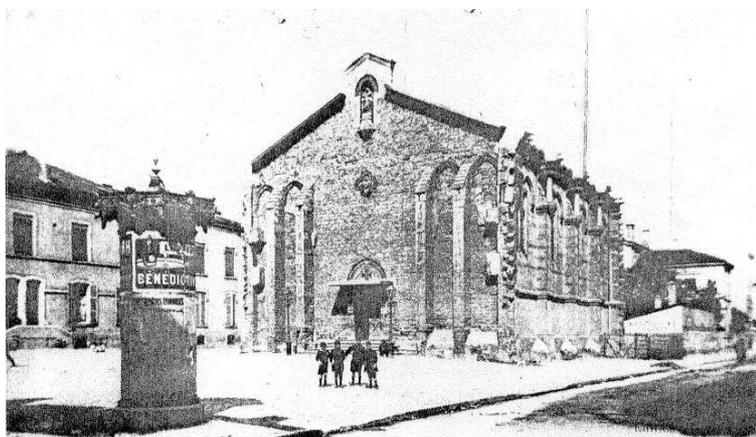
c'était en ordre impeccable que

les enfants parcouraient le quartier, animant les rues, accompagnés de leurs parents.

Les années 1920-1930 étaient aussi l'époque où, place Ste Anne, se dressait, comme dans un village, l'église paroissiale où les enfants faisaient leur première communion.

Souvenirs en teintes douces, ils nous restituent, quand les pierres ont disparu, un peu de cette vie qui nous a précédés et nous transmettent la rue Paul Bert, comme pivot de la mémoire du quartier.

Avril 2002



Eglise Sainte Anne

La paroisse Saint Nicolas

Pimpante, avec son clocher à bulbe bleu, l'église orthodoxe St Nicolas, rue Ste Geneviève, dans le 6^{ème} arrondissement voisin, porte allègrement la cinquantaine. Inaugurée le 5 mai 1946, elle a remplacé le lieu de culte sinistré dont disposait rue Baraban, sur notre quartier, la communauté russe émigrée à Lyon.

Rue Baraban, terre d'accueil.

En 1927, cette communauté connaît de sérieuses divisions. Une « Déclaration de loyauté » est imposée par le nouveau pouvoir de Moscou à tous les prêtres russes. Refusée par la plupart des évêques émigrés, elle est signée par le métropolite de la Région de Lyon. Les opposants à cette décision quittent alors la paroisse lyonnaise de la Protection de la Mère de Dieu, dont l'église se trouve dans un immeuble de la rue de la Poulaièrie. Ils décident de fonder une nouvelle paroisse sous le vocable de St Nicolas qui est inaugurée en 1928. Reste à trouver un lieu de culte.

A l'emplacement actuel de la patinoire, bien avant cet édifice, se tient, rue Baraban, une modeste baraque en bois au milieu d'un terrain vague servant de dépôt de matériaux. Elle est proposée aux russes orthodoxes pour y célébrer leur culte. La précarité du lieu ne les fait pas reculer, dans la nécessité où ils se trouvent de se doter d'une église paroissiale.

Image de la pauvreté même de la communauté, cette église de fortune leur permet de se retrouver et de célébrer leur culte, eux qui sont dispersés de longues journées dans l'agglomération, travaillant le plus souvent, dans le textile comme simples ouvriers.

Cependant ils vont connaître de nouvelles tracasseries avec la montée du Front Populaire. Leur pasteur reçoit des lettres anonymes de menaces et de vexations (on lui promet de lui raser la barbe), l'église est cambriolée. Puis, dans ce contexte trouble, il advient que dans la nuit du 12 au 13 juin

1937, l'église est anéantie par un incendie. Hasard ou acte volontaire, l'enquête ne peut l'établir mais un sentiment de suspicion demeurera.

Privée de local pour se rassembler, voici à nouveau la communauté en quête d'un lieu pour célébrer son culte. C'est alors que la décision est prise de construire une vraie église : celle que l'on peut voir aujourd'hui rue Ste Geneviève. C'est sous la conduite de leur pasteur qu'elle sera réalisée entièrement par les fidèles eux-mêmes. Mais qui est ce pope à l'image de cette communauté si déterminée et entreprenante ?



*Le père Victor dans l'enclos de sa petite église, rue Baraban.
En face, les bâtiments existent toujours.*

Une silhouette familière.

Le Père Victor Pouchkine, né en 1873 dans une famille de cosaques du Don, fut aumônier militaire d'un régiment de cosaques. « Sa fidélité à Dieu, au Tsar et à la patrie » le prédisposait à prendre en main les destinées de

la toute nouvelle paroisse. Ses solides convictions et sa personnalité forgée à l'épreuve le désignèrent à ces responsabilités. Il a laissé un profond souvenir dans les mémoires et ses grandes qualités de cœur lui valurent de nombreuses sympathies sur le quartier. Débordant de chaleur humaine, il aimait à parler avec les gens. Sa pauvreté était légendaire et on raconte qu'il faisait réparer ses vêtements jusqu'à l'extrême limite de l'usure, préférant donner ceux qu'il avait prévus en remplacement, si une urgence se présentait. Il décéda en 1960 et fut inhumé au cimetière de Cusset à Villeurbanne.

Juin 2002